

JOURNAL

DES

DEMOISELLES

CINQUANTIÈME ANNÉE

PARIS
AU BUREAU DU JOURNAL, RUE DROUOT, 2

—
1882

JOURNAL
DES
DEMOISELLES

CINQUANTIÈME ANNÉE

PARIS
AU BUREAU DU JOURNAL, RUE DROUOT, 2

TABLE

DU CINQUANTIÈME VOLUME

INSTRUCTION

HISTOIRE ET ROMANS, par Mlle A. Urbain : *Madame Staal de Launay*, p. 1, 30, 58, 86 et 113. — *Le Savoir-vivre*, par A. Rondelet, p. 141 et 169. — *Montcalm et Duplex*, par Mme Bourdon, p. 197. — *Les Fleurs étranges*, par Fulbert Dumontell, p. 223, 251, 281 et 309. — *Le Savoir-vivre dans l'ordre social*, par Antonin Rondelet, p. 256.

BIBLIOGRAPHIE

Histoire des Iles de la Manche, par M. Pégot-Ogier, p. 5. — *La Maison du Bon Dieu*, par Mlle E. Carpentier, p. 6. — *Histoire d'une Fermière*, par Mme Bourdon, p. 6. — *Faustine*, par Mme Bourdon, p. 7. — *Les Mères illustres*, par M. de Lescure, p. 34. — *Deux ans au Se-Tchouan*, par l'abbé Lucien Vigneron, p. 35. — *Henriette de Bréhault*, par Mme Bourdon, p. 62. — *Lettres de Famille sur l'éducation*, par Mme Guizot, p. 63. — *Le Marquis de Grignan*, par M. Frédéric Masson, p. 63. — *Le Châlet des Mèlèzes*, par Michel Aubray, p. 65. — *Lettres de Mgr Gaston de Ségur*, publiées par le marquis de Ségur, p. 90. — *Eliane*, par Mme Craven, p. 91. — *Conférences aux jeunes Filles*, par M. l'abbé Méchin, p. 91. — *L'Abbé Constantin*, par Ludovic Halévy, p. 118. — *Ballades et Légendes bretonnes*, par Paul de Coustour, p. 118. — *Histoire de sainte Geneviève et de son culte*, par un serviteur de Marie, p. 119. — *Le vicomte de Melun, souvenirs et correspondance*, par M. G. Bagueuault de Fuchesse, p. 144. — *Nouvelles du Nord*, par Xavier Marmier, de l'Académie Française, p. 145. — *Corbeille de Légendes et d'Histoires*, recueillies par un aumônier de Communauté, p. 145. — *Au milieu des Hommes*, par Charles Rozan, p. 172. — *Récits de notre temps*, par Mme Bourdon, p. 173. — *Monseigneur de Ségur* (premier volume), par le marquis de Ségur, p. 173. — *Le Legs*, par Mme Maryan, p. 173. — *La Foi et ses victoires*, par l'abbé Baunard, p. 200. — *Une Femme du monde dans la Nouvelle-Zélande*, par Lady Barker, p. 201. — *Roses et Rubans*, par Mme la baronne Martineau des Chesnez, p. 202. — *Monseigneur de Ségur* (deuxième volume), par le marquis de Ségur, p. 228. — *Les Noces de la Baronne*, par Mme la comtesse de la Rochère, p. 229. — *Un Ami*, par Etienne Marcel, p. 260. — *Bibliothèque des Jeunes Gens : Histoires et Anecdotes*, p. 260. — *Je suis Reine d'une maison*, par Mme T. Guidi, p. 261. — *Tout simplement*, par Mme de Witt, p. 284. — *Le Crime de Monsieur Sylvestre Bonnard*, membre de l'Institut, par Anatole France, p. 285. — *Henry Longfellow*, p. 285. — *Les grandes Découvertes du treizième au seizième siècle*, par Edouard Cat, p. 313. — *Vie de madame Molé*, par le marquis de Ségur, p. 313. — *Le gros Lot*, par madame de Stolz, p. 314. — *La Cuisine des petits ménages*, par Delahaye, p. 314. — *Léopardi et sa famille*, par la comtesse Léopardi, p. 314.

ÉDUCATION

CONSEILS, par Mme Bourdon : *Première Lettre d'une vieille femme à une amie*, p. 7. — *Sixième Conseil à Marguerite*, p. 65. — *Septième Conseil à Marguerite*, p. 119. — *Huitième Conseil à Marguerite*, p. 174. — *Deuxième Lettre d'une vieille femme*, p. 287. — *Le Lait de chèvre*, par Mme Bourdon, p. 9, 36, 66, 92, 121, 146, 175, 203 et 231. — *Chez les*

Autres, par Mme Maryan, p. 16, 43, 70, 97, 125, 153, 181 et 207. — *L'Horloge du petit Castel*, par Mme de Stolz, p. 237. — *L'Épreuve*, par Jenny Lansia, p. 265, 282 et 315. — *L'Écrin*, par Mme Bourdon, p. 301.

POÉSIES

Noël, par Paul Collin, p. 22. — *L'Hirondelle*, par Sully-Prudhomme, p. 49. — *La Feuille*, par J. Leissus, p. 78. — *La Fleur*, par J. Leissus, p. 107. — *Rêve d'avenir*, par Eugène Manuel, p. 133. — *Rondelet*, par Paul Collin, p. 162. — *L'Ame immortelle*, par Paul Collin, p. 190. — *Dieu*, par Lamartine, p. 247. — *Litia*, par P. Reveil, p. 304. — *Courage!* par Paul Collin, p. 326.

REVUE MUSICALE

Par Mlle Marie Lassaveur.

Un souhait voté à l'unanimité. *La Gioventù di Enrico quinto*, opéra d'Hérold (inédit en France). Nouveautés musicales. Productions lyriques de l'année 1881 sur nos premières scènes, page 23. — Trop parler nuit. Amende honorable. Les tribulations d'un Directeur de gazette. Compositions nouvelles, p. 49. — De la déchéance de l'art dramatique, ses causes. Les grands Concerts à suivre. Variétés, p. 79. — Attendez-moi sous l'orme. Une Noce au village. Un chœur pour voix de femmes, p. 107. — Les contrastes dans la nature. Paysage. Opéra National : les on-dit sur *Françoise de Rimini*. Opéra-Comique ; les nouveautés. Compositions récentes, p. 134. — *Françoise de Rimini* (premier article). Matinée de madame Lafaix-Gonté. *Ave Maria*, de M. Edmond d'Ingrande, p. 163. — *Françoise de Rimini* (deuxième article). Les Concerts d'orgue de M. Guilmant. Nouvelles compositions pour le piano, p. 191. — *Françoise de Rimini* (troisième article). Concerts d'orgue de M. Guilmant. *Latone*, scène lyrique, p. 219. — La Musique en vacances. *Latone*, poème de M. Paul Collin, musique de M. de Boisdéfère. Compositions récentes, p. 247. — Une promenade à la Roche-Maudite. Le nouvel *Orphée* en Bretagne. Misère et fortune, p. 274. — L'été en deuil. Les rentrées théâtrales. La fièvre des plaisirs. Gounod à l'étranger. Les théâtres de débuts. La Rédemption. Ouvrages lyriques à l'étude. Ed. Membre, p. 304. — La Rédemption attendue. Charles Gounod devant Berlioz : lettre autographe de l'auteur des *Troyens*. Réouverture des Concerts de musique classique. Nouveautés musicales. Enigme. Les Illustrations du piano, p. 327.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

Aspic de pommes. Sauce macédoine, p. 48. — Bisque aux crabes ou bisque normande. Court-bouillon de conserve. Gâteau de riz et de volaille, p. 77. — Plusieurs sauces mayonnaises. Remède contre la toux, p. 106. — Salade de tomates. Sauce au kari. Rat au gratin, p. 133. — Sauce pour artichauts. Cuirao, p. 162. — Poireaux. Pâte de lièvre sans lièvre. Liqueur de framboises, p. 190. — Confiture de poires. Crème auxabricots, p. 247. — Œufs pochés au fromage. Pommes à la Conde, p. 273. — Sauce au kari. Croquantes, p. 303. — Salade russe, p. 326.

CORRESPONDANCE

Pages 25, 52, 81, 110, 136, 165, 193, 221, 249, 287, 306 et 329.

MISCELLANÉES

Pages 27, 56, 84, 112, 139, 140, 167, 168, 196, 224, 252, 279, 280, 308, 331 et 332.

RÉBUS dessinés par Ch. Levert, et gravés par Mlle Gilbert.

Mille souhaits de bonne année à nos chères abonnées, p. 28. — Qui compte sur le hasard n'est pas sûr de diner, p. 56. — Qui borne ses desirs est toujours assez riche, p. 84. — Qu'il est doux de chérir ceux qu'il faut qu'on révère! p. 112. — Attendez-moi sous l'orme, p. 140. — Les bons pâtissent pour les méchants, p. 168. — Tout est bien qui finit bien, p. 196. — Qui se sert de l'épée périra par l'épée, p. 224. — La cruauté est souvent l'effet de la peur, p. 252. — Gain facile, folle dépense, p. 280. — A grand pécheur échappe anguille, p. 308. — La parole s'enfuit et l'écriture reste, p. 332.

MUSIQUE

FÉVRIER. *La Jeunesse d'Henri V d'Angleterre*, opéra inédit d'Hérold, première partie : ouverture, duo, p. 28. — Mai. Deuxième partie : Aria Bettina, Ballata. — AOUT. Troisième partie, fin : Preghiera, Romanza Edouardo. — DÉCEMBRE : *Les Fées du lac*, valse, par Léon Vasseur.

ANNEXES DIVERSES

JANVIER. — Une gravure de modes. — Une gravure de travestissements. — PLANCHE COLORIÉE REPOUSSÉE : Angle, appliques sur drap. — CARTONNAGE : Cache-pot. — PLANCHE DOUBLE DE BRODERIE : Alphabets. — PREMIER CAHIER : Costume, confection, lingerie pour enfants, broderies et travaux divers.

FÉVRIER. — Deux gravures de modes. — TAPISSERIE COLORIÉE : Quart d'un motif pour coussin. — IMITATION DE PEINTURE A L'HUILE : Marine. — DEUXIÈME CAHIER : Costume, confection, confection pour enfant, travestissements, broderies et travaux divers.

MARS. — Une gravure de modes. — PETITE PLANCHE COLORIÉE REPOUSSÉE : Dessus de sachet (broderie rococo). — GRANDE PLANCHE DE TRAVAUX : Tapisserie par signes (écran Henri II) et travaux en appliques (bande et escabeau). — GRANDE PLANCHE REPOUSSÉE : Couverture de berceau (dentelle Renaissance). — TROISIÈME CAHIER : Costumes, filet, broderies et travaux divers.

AVRIL. — Une gravure de modes. — Une gravure d'enfants. — PLANCHE COLORIÉE REPOUSSÉE : Bande pour ameublement. — PLANCHE DE BRODERIE : Alphabets. — QUATRIÈME CAHIER : Confections, costume, toilette de première communiant, broderies et travaux divers.

MAI. — Une grande gravure de confections. — Une gravure de chapeaux. — PETITE PLANCHE COLORIÉE : Bande en tapisserie. — CINQUIÈME CAHIER : Costume, confections, toilette de mariée, broderies et travaux divers.

JUIN. — Une gravure de modes. — PETITE PLANCHE REPOUSSÉE : Filet guipure. — SALON DE 1882 (reproduction par le procédé pantotypique) : *Sur la Grève*. — SIXIÈME CAHIER : Costume, confection, lingerie, costume de bain, broderies et travaux divers.

JUILLET. — Une gravure de modes. — PLANCHE COLORIÉE REPOUSSÉE : Pantoufle en cuir d'Allemagne. — PETITE PLANCHE DE BRODERIE : Alphabet. — SALON DE 1882 (reproduction par le procédé pantotypique) : *Sur le Champ de foire*. — SEPTIÈME CAHIER : Costumes, confection, tabliers d'enfants, lingerie, broderies et travaux divers.

AOUT. — Une gravure de modes. — GRANDE PLANCHE DE TRAVAUX : Chauffeuse ou fumeuse (appliques). — Robe de baptême. — J B enlacés. — PETITE PLANCHE COLORIÉE REPOUSSÉE : Dentelles et entre-deux en ficelle. — HUITIÈME CAHIER : Amazones, costumes, costume de petite fille, broderies et travaux divers.

SEPTEMBRE. — Une gravure de modes. — PETITE PLANCHE DE BRODERIE : Alphabets. — CARTONNAGE : Abat-jour (première partie). — NEUVIÈME CAHIER : Costume, costume de petit garçon, broderies et travaux divers.

OCTOBRE. — Une gravure de modes. — Une gravure d'enfants. — IMPRESSION SUR ÉTOFFE : Pans de cravate en étamine. — CARTONNAGE : Complément de l'Abat-jour. — DIXIÈME CAHIER : Costume, confections, broderies et travaux divers.

NOVEMBRE. — Une grande gravure de confections. — Une gravure de chapeaux. — GRANDE PLANCHE DE TRAVAUX D'ÉTRENNES. — PLANCHE REPOUSSÉE : Tulle grec et guipure de Venise. — ONZIÈME CAHIER : Broderies et travaux divers.

DÉCEMBRE. — Une gravure de modes. — PLANCHE COLORIÉE REPOUSSÉE : Pouf en épingline. — PLANCHE DE BRODERIE : Alphabets. — CARTONNAGE : Calendrier. — DOUZIÈME CAHIER : Confections, broderies et travaux divers.

PATRONS DE GRANDEUR NATURELLE

JANVIER. — PLANCHE I. — *Grande planche recto et verso* : Col plissé, page 8. — Robe de baby, page 6. — Col pierrot pour baby, page 8. — Pantalon pour baby, page 8 (cahier de janvier). — Corsage ouvert pour jeune fille, première toilette (gravure n° 4345). — Chemisette, corselet et collet Crispin, troisième figure. — Veste et gilet, quatrième figure (gravure n° 4345 bis).

FÉVRIER. — PLANCHE II. — *Grande planche* : Corsage et motifs brodés, costume page 6, (cahier de février).

MARS. — PATRON DÉCOUPÉ : Costume pour jeune fille de 13 à 15 ans, page 8 (cahier de mars).

AVRIL. — PLANCHE IV. — *Grande planche recto et verso* : Visite, première et quatrième toilettes. — Jaquette pour jeune fille, deuxième toilette, page 1 (cahier d'avril). — Robe de première communiant, page 8 (cahier d'avril) et troisième figure (gravure n° 4357 bis). — Veste, gilet et pantalon, costume de petit garçon, cinquième figure (gravure n° 4357 bis).

MAI. — PLANCHE V. — *Petite planche, recto et verso* : Visite en moire brochée, page 2 (cahier de mai). — Corsage, costume de voyage (*Gaulois*), septième toilette. — Mantelet (*bouton d'or*), dixième toilette (gravure n° 4362). — Corsage et jupe, costume court, page 7 (cahier de mai). — Manille à manchepanier (*Caprice*), huitième toilette (gravure n° 4362).

JUIN. — PLANCHE VI. — *Petite planche, recto et verso* : Tablier de jardin, pages 4 et 5. — Col-châle, page 3. — Pantalon pour fillette, page 3. — Tunique, costume de bain, page 8. — Col pour fillette, page 3 (cahier de juin).

PATRON DÉCOUPÉ : Corsage pour jeune fille, deuxième toilette (gravure n° 4368) et page 2 (cahier de juin).

JUILLET. — PLANCHE VII. — *Grande planche, recto et verso* : Corsage à pattes bouclées, costume en twn quadrillé, page 7. — Tablier pour baby, page 2. — Tablier d'étude pour petite fille, page 2. — Col rabattu, page 3. — Tournure, page 4 (cahier de juillet).

AOUT. — PLANCHE VIII. — *Petite planche, recto et verso* : Veste état-major, amazone, deuxième toilette (cahier d'aout). — Robe pour petite fille. — Corsage à pans de redingote, deuxième toilette (gravure n° 4375).

SEPTEMBRE. — PATRON DÉCOUPÉ : Confection, première toilette (gravure n° 4379).

OCTOBRE. — PLANCHE X. — *Petite planche, recto et verso* : Corsage, costume court, page 8 (cahier d'octobre). — Jaquette, petite fille, quatrième figure. — Paletot, petit garçon, deuxième figure (gravure n° 4334 bis).

NOVEMBRE. — PLANCHE IX. — *Grande planche, recto et verso* : Redingote (*Crémone*), deuxième toilette. — Visite (*Mastai*), onzième toilette. — Corsage pour fillette, cinquième toilette. — Jaquette-hussard, sixième toilette. — Redingote pour jeune fille, dixième toilette (gravure n° 4388).

DÉCEMBRE. — PATRON DÉCOUPÉ : Veste hongroise, pages 2 et 3 (cahier de décembre).

JOURNAL DES DEMOISELLES

HISTOIRE ET ROMANS

MADAME DE STAAL DE LAUNAY

Louis XIV vient de rendre le dernier soupir : le dix-huitième siècle est éelos.

Depuis quinze ans, à la vérité, il existait de nom ; mais si déjà il portait en lui sa vie propre, il n'avait pu encore la manifester sous la tutelle du vieux roi, dont la figure sévère lui imposait le respect et la crainte. Le voilà maintenant émancipé ; il prend son élan, et le siècle qui s'éteindra dans les corruptions du Directoire débute par les orgies de la Régence.

Cependant toute tradition de décence et de bon goût n'est pas perdue. Tandis que la débauche effrénée trône au Palais-Royal avec le duc d'Orléans et ses roués ; tandis qu'au Luxembourg, incarnée sous les traits de la duchesse de Berry, elle outrage de sa présence l'ombre effarouchée de la grande Mademoiselle ; à Sceaux, résidence élégante de la duchesse du Maine, on retrouve à la fois comme une copie réduite de Versailles dans ses jours brillants, et comme un écho lointain de l'hôtel de Rambouillet. La bienséance y règne ; les fêtes galantes — selon l'expression alors en usage — s'y succèdent ; la fleur des beaux-esprits vient se grouper autour de la reine du lieu. De grands poètes, n'en cherchez pas : l'époque ne peut vous offrir que ce qu'elle a. Aucune célébrité de ce genre n'y dépasse la taille de l'abbé de Chaulieu ; il faut s'en contenter.

Sur le fond assez pâle de ce monde lettré, se détache une figure à part et d'un relief plus marqué : c'est mademoiselle de Launay, — que plus tard nous appellerons madame de Staal.

Mademoiselle de Launay jouit dans la petite cour de Sceaux d'une importance spéciale. Elle ne possède ni naissance, ni fortune, ni beauté ; elle n'a dans la maison de la duchesse qu'un rang des plus modestes : celui de femme de chambre ; néanmoins, elle est l'âme de toutes les fêtes. Nul ne s'entend mieux qu'elle à composer les scènes et les intermèdes qui en font le principal agrément. Servir aux plaisirs des princes, n'est-ce pas à leurs yeux une utilité de premier ordre ?

Comment le sort avait associé, dans la personne de mademoiselle de Launay, un titre et un mérite si disparates entre eux, elle-même l'a raconté dans des mémoires écrits d'un style précis, élégant et fin, qui répand de l'intérêt sur les moindres faits de sa propre histoire, comme sur le détail intime des événements publics auxquels cette histoire s'est trouvée accidentellement mêlée.

Il est peu de destinées humaines qui ne s'expliquent par les circonstances attachées à leur point de départ. Celle-ci s'entame sous d'assez tristes auspices. Le père de mademoiselle de Launay, forcé de s'expatrier, sans qu'elle ait jamais su pourquoi, vivait seul en Angleterre, loin de tous les siens. Des renseignements puisés ailleurs nous apprennent qu'il était peintre. Après un court séjour auprès de lui, sa femme, dégoûtée de cette existence en terre étrangère, l'avait quitté. A peine rentrée en France, elle y donnait le jour à une fille, et, à quelque temps de là, tombée dans un entier dénûment, obtenait par grâce, avec la pauvre petite créature venue au monde si mal à

propos, un refuge gratuit dans la riche abbaye de Saint-Sauveur d'Evreux, que gouvernait madame de La Rochefoucauld, sœur de l'auteur des *Maximes*.

Un couvent tient donc lieu à mademoiselle de Launay de cette douce chose qu'on nomme le foyer de famille. Elle n'a pas trop à s'en plaindre. Dès l'âge de deux ans et demi, par sa précoce intelligence, l'enfant amuse et intéresse tout ce qui l'entoure. Elle est admise dans la chambre et même à la table de l'abbesse. Un épisode lilliputien, taillé sur sa mesure, ouvre plaisamment ici, pour elle et pour nous, la série de ses souvenirs personnels.

Madame de La Rochefoucauld, digne en cela du nom qu'elle portait, ne manquait pas d'esprit; mais l'esprit, observe avec raison notre auteur, n'empêche pas les manies. Celles de l'abbesse de Saint-Sauveur, du moins, se distinguaient par un caractère essentiellement charitable.

« Elle avoit établi chez elle l'asile des chiens malheureux : les estropiés, les incurables, remplissoient son appartement. Les uns tombaient du haut mal, les autres étoient couverts de gale; ceux qui étoient sains et jolis, elle ne s'en chargeoit pas, sûre qu'ils trouveroient assez de ressources ailleurs. Il m'arriva un jour, comme on se mettoit à table, de marcher sur la patte d'un de ces infortunés, qui fit de grands cris. L'abbesse changea de visage, et parut si irritée qu'on me dit tout bas de demander pardon. Comme je ne compris pas qu'elle fut offensée, je quittai la table, et j'allai me mettre à genoux au milieu de la salle, vis-à-vis du chien blessé, à qui je fis une excuse très touchante. Cette action réussit. »

L'abbesse enchantée prend sa petite commensale plus en gré que jamais. Les dames de sa famille et de sa société en font leur poupée; tout le couventen raffole. Vert-Vert, aux jours de son innocence, n'étoit pas plus choyé chez les Visitation de Nevers que ne l'est l'heureuse fillette dans l'abbaye de Saint-Sauveur d'Evreux.

En même temps, des soins plus sérieux développaient en elle les heureuses dispositions que la nature y avait mises. L'instruction qu'on lui donnait semble avoir été d'un caractère judicieux et libéral. On répondait à toutes ses questions; on éveillait dans ce vif esprit le goût des choses solides.

« Aulieu de m'endormir avec des Peau-d'Ane, » — dit-elle, — « on mettoit dans ma tête des fragments d'histoire sainte et profane, et ils s'y plaçoient si bien, que j'en faisois des citations à propos. »

Deux bonnes âmes, entre toutes, présidaient avec amour à cette éducation. Sœurs par le cœur non moins que par le sang, mesdames de Griefu, — ainsi les nommait-on, — s'étoient prises pour leur jeune élève d'une affection qui croissait cha-

que jour. Toutes deux ne comptaient qu'à titre provisoire parmi les religieuses de l'abbaye, l'entrée en possession d'un bénéfice postulé pour l'une d'elles, pouvant, d'un moment à l'autre, les appeler ailleurs; mais, le cas échéant, quitter l'objet d'une si vive tendresse, comment s'y résoudre?

« Madame de Griefu, l'aînée des deux sœurs, fut enfin nommée au prieuré de Saint-Louis à Rouen. Elle m'y mena, du consentement de ma mère, qui, assez embarrassée d'elle-même, se trouva heureuse d'être débarrassée de moi... Peu après, j'appris la mort de mon père qui étoit resté en Angleterre. Je ne l'avois jamais vu, et je ne sais si je croyois en avoir un. Je lui donnai pourtant des larmes: je ne me souviens pas d'où elles partirent. »

Ses yeux ont des larmes pour le père qu'ils n'ont jamais vu; n'en ont-ils pas quelques-unes pour la mère qu'ils ne vont plus voir? — On l'ignore; mademoiselle de Launay n'en dit rien. A dater de là, cette mère disparaît aussi de sa vie. Ensevelie dans l'ombre muette d'un couvent, elle semble n'être intervenue, ni de loin ni de près, dans le sort de l'enfant que, sans retour, et, dirait-on, sans regret, elle a remis à d'autres mains que les siennes. Ce n'est que longtemps après, et quand mademoiselle de Launay a traversé les plus grandes épreuves de son existence, que, dans la suite de ses Mémoires, il est fait une fois encore mention de sa mère, dont elle note, seulement en passant et en peu de mots, la mort.

A cette enfance orpheline, ne manqueront pourtant ni douce protection ni tendres caresses. Tout l'amour passionné que la nature met au cœur des mères, les bonnes dames de Griefu le montraient pour leur fille d'adoption. Elles en faisoient leur idole, la préférant même à leurs propres nièces, qui, confiées également à leurs soins, voyaient d'un œil jaloux une enfant étrangère en confisquer la meilleure part.

« Ce couvent de Saint-Louis étoit comme un petit Etat, où je régnois souverainement... j'avois acquis, quoique infiniment petite, tous les défauts des grands. Cela m'a servi depuis à les excuser, et m'a fait voir avec quelle facilité on se persuade que tout est fait pour soi. »

Entraînées par leur aveugle tendresse, les dames de Griefu n'en calculaient pas les effets à venir. Elles ne voyaient que le présent de leur jeune protégée. Elles voulaient qu'il fût heureux, que sa riche nature fût amplement développée, que ses moindres goûts, ses moindres désirs fussent satisfaits. Une pension qu'elles recevaient de leur famille passait tout entière à cet usage.

« Il m'est arrivé, » — dit-elle, au début de ses Mémoires, — « tout le contraire de ce qu'on voit dans les romans, où l'héroïne, élevée comme une simple bergère, se trouve une illus-

« tre princesse. J'ai été traitée dès mon enfance
 » en personne de distinction, et, par la suite, je
 » découvris que je n'étois rien, et que rien dans
 » le monde ne m'appartenait. Mon âme n'ayant
 » pas pris d'abord le pli que lui devoit donner la
 » mauvaise fortune, a toujours résisté à l'abais-
 » sement et à la sujétion où je me suis trouvée :
 » c'est là l'origine du malheur de ma vie. »

Cependant, les années s'écoulaient, l'enfant croissait. Son active imagination cherchait de l'aliment, et s'emparait avidement de tout ce qui pouvait lui en offrir.

C'est d'abord une ardente dévotion. Elle n'a qu'un désir, qu'une aspiration : se vouer à la vie religieuse. Mais le temps ne tarde pas à calmer cette ferveur ; sa passion pour le cloître s'amortit, et s'éteint.

Puis viennent les premières amitiés. Elle s'attache à quelques jeunes pensionnaires du couvent. Plus âgées qu'elle, ses amies lui prêtent des romans. L'intérêt qu'elle trouve à ces vaines fictions surexcite au plus haut point sa sensibilité. Mais les yeux prudents qui la surveillent s'aperçoivent de ces lectures dangereuses ; il lui est enjoint d'y renoncer. Elle obéit, et pousse même l'obéissance jusqu'à l'héroïsme.

« Etant restée tout au travers d'un incident qui
 » me causoit une grande inquiétude, je n'en vou-
 » lus pas voir le dénouement, et quelque ins-
 » tance qu'on me fit pour l'achever secrètement,
 » j'y résistai. J'ai fait peu de choses dans ma vie
 » qui m'aient autant coûté. »

Un nouveau goût va s'emparer d'elle. Parmi ses compagnes de couvent, il en est une qui bientôt concentre sur elle toutes ses affections. Mademoiselle de Silly, d'un esprit ferme et sérieux, se livrait aux études philosophiques ; elle y attire sa jeune amie, sur qui la supériorité d'âge lui donnait un certain empire. Mademoiselle de Launay s'prend de Descartes et de Malebranche. Elle lit et relit sans pouvoir se lasser, la *Recherche de la Vérité* ; elle fait plus, elle croit l'entendre ! — Aucune autre occupation, aucun amusement ne peut la distraire de cette étude absorbante. Mais tout à coup, et, cette fois, spontanément, elle s'arrête encore. Elle craint que la Philosophie ne fasse tort dans son esprit à la Foi, et ne croit pas sa raison assez mûre pour l'exposer à ce péril. Ce second sacrifice ne lui coûte guère moins que le premier.

« Mais, — dit-elle, — « je m'étois accoutumée
 » de bonne heure à me faire violence, et à déci-
 » der contre mon goût dans les choses douteu-
 » ses, persuadée que l'erreur devait moins s'y
 » trouver que du côté opposé. »

Mademoiselle de Silly, consultée par elle, l'approuve. Mademoiselle de Silly est son oracle sur toutes choses. Elle l'aime en réalité autant et plus qu'elle-même. Dévotion, romans, philosophie sont mis successivement de côté ; cette amitié demeure sa seule passion.

Une circonstance insignifiante amène au couvent un homme d'esprit : M. Brunel voit les deux amies et se plaît à converser avec elles. Mademoiselle de Launay n'avait pas encore quatorze ans. Étonné de rencontrer dans une si jeune fille tant de solidité, il la fait connaître à des gens de quelque valeur intellectuelle, entre autres à l'abbé de Vertot. C'est aussi par lui que, plus tard, elle connaîtra Fontenelle. Ainsi s'élargit pour elle l'horizon de la vie.

Mais sur cet horizon jusqu'alors serein, commencent à monter les nuages. De grands troubles agitent la maison de Saint-Louis. Les religieuses se plaignent amèrement que l'abbesse et sa sœur, non contentes de pourvoir à l'entretien de leurs nièces et de leur favorite avec les ressources qu'elles tirent d'ailleurs, entament, pour y subvenir, les revenus de l'abbaye, déjà insuffisants à en nourrir les habitantes. L'archevêque de Rouen intervient. L'abbesse, pour conserver auprès d'elle l'enfant si chèrement aimée, se voit obligée d'abdiquer l'administration temporelle de la maison. Au milieu de ces tracasseries, mademoiselle de Launay sert de secrétaire à sa protectrice ; elle écrit des lettres d'affaires et acquiert par là un nouveau talent, sinon brillant, du moins utile.

Un grand chagrin vient contrister son cœur ; mademoiselle de Silly a quitté le couvent. Déjà, quelque temps auparavant, pour combattre l'espèce d'anéantissement où la jetait une absence temporaire de cette chère compagne, elle n'avait trouvé d'autre secours que dans une application acharnée à la géométrie. Maintenant le vide est complet ; elle se sent, pour ainsi dire, dédoublée. Bientôt après, une grande maladie de l'abbesse la porte, pour la première fois, à tourner sur elle-même un regard inquiet ; mais peu faite pour les soucis rongeurs, la jeunesse se dit volontiers : à demain les inquiétudes ! En effet, dans le présent, rien n'est désespéré. L'abbesse se rétablit, et la pupille du prieuré de Saint-Louis va faire de longs séjours au château que possède, dans la vallée d'Auge, le marquis de Silly, père de son amie. Elle y voit le fils de la maison, jeune officier venu en congé chez ses parents. Le sérieux, la distinction qu'elle trouve dans le frère de mademoiselle de Silly, frappent vivement la jeune fille, et lui laissent une impression qui ne s'efface plus. Quant à lui, il ne paraît pas, — dans l'intérêt qu'il prend à cette amie de sa sœur, qu'aux yeux du monde, le hasard de la naissance et de la fortune plaçait au-dessous de lui, — avoir jamais dépassé les limites d'une affectueuse bienveillance. La mort du chef de cette famille y porte la perturbation. Nous ne savons ce que devient mademoiselle de Silly ; l'auteur cesse brusquement d'en parler, et, dans tout le reste de ses Mémoires, il n'en est plus question. Bien qu'elle semble oublier la sœur, mademoiselle de Launay pourtant reste en relation avec le frère.

Leur correspondance se continue sur le pied d'une estime réciproque, à travers les années et les vicissitudes de sa difficile existence, lui apportant dans les lettres de M. de Silly le témoignage d'une sympathie toujours tranquille mais fidèle, et souvent des conseils utiles ou de sages avis.

Le ciel s'obscurcit de plus en plus pour elle; le temps des rudes épreuves est venu. La bonne abbesse de Saint-Louis meurt. Dans sa désolation, la sœur survivante quitte cette maison, dont la nouvelle supérieure, nommée indument à sa place, lui est hostile, et va chercher une autre retraite. De même que la défunte, elle chérit tendrement mademoiselle de Launay; mais la maigre pension que lui fait sa famille ne peut suffire à leur double entretien, et à celui d'une jeune nièce que madame de Grieu a prise avec elle. Grâce à la maternelle affection de ses protectrices, l'orpheline a longtemps ignoré la nécessité de pourvoir à son lendemain; la voilà sans soutien, sans ressources, sans asile: que va-t-elle faire?

Des offres généreuses de secours lui arrivent de divers côtés. M. de Silly, sous le voile de l'anonyme, M. Brunel, l'abbé de Vertot, tentent de lui faire accepter leurs bienfaits. Prudente et fière, elle refuse.

« J'étais au moment le plus critique de ma vie.
» Je sentis le besoin que j'avais de me munir de
» principes inébranlables qui pussent répondre
» de toute ma conduite. »

Elle part pour Paris, en compagnie d'une amie de couvent, que l'espérance d'un mariage avantageux y conduit avec sa sœur. Toutes trois logent ensemble en hôtel garni. Quant à mademoiselle de Launay, il ne s'agit pas de mariage pour elle, mais d'un moyen quelconque de subsister. Où peut-elle mieux le trouver qu'à Paris? Elle s'est toujours sentie une certaine vocation pour l'enseignement: être placée comme gouvernante près d'une jeune fille de grande maison, c'est là toute son ambition. Elle a des recommandations, elle fait des démarches pour atteindre ce but; démarches et recommandations demeurent inutiles.

Son séjour en hôtel garni ne peut se prolonger indéfiniment. Madame de Grieu et sa nièce sont maintenant à Paris, installées au couvent de la Présentation. Mademoiselle de Launay se réfugie auprès de ces deux tendres amies. Elle voudrait y rester toujours; mais il faut payer pension, et ses dernières ressources sont épuisées. Pour surcroît de peines, elle tombe malade. Si, du moins, elle pouvait mourir! Cela mettrait fin sans doute à toute incertitude. Mais non, elle se rétablit. « On ne meurt jamais à propos, » dit-elle tristement.

Elle est près de tomber dans le désespoir, quand un secours imprévu lui arrive.

Mademoiselle de Launay a une sœur aînée

dont, jusqu'ici, elle n'a point parlé. Les liens du sang, comme on a déjà pu le remarquer, n'unissaient pas bien étroitement les membres de sa famille. Dans les années précédentes, cette sœur, attachée à la maison et à la personne de la duchesse de la Ferté, avait fait un voyage tout exprès à Rouen pour lier connaissance avec elle, car ces deux filles d'un même père et d'une même mère étaient entièrement étrangères l'une à l'autre. Mademoiselle de Launay jouissait alors en plein de toute sa faveur souveraine au prieuré de Saint-Louis. La différence des situations, une certaine jalousie qui en résultait chez la visiteuse l'avait presque aussitôt éloignée et refroidie. Néanmoins cette aînée, qui ne manquait ni d'esprit ni d'agrément personnel, ne manquait pas non plus de cœur. La détresse de sa sœur la touche; elle lui tend une main amie, l'assiste, lui donne des vêtements, dont la pénurie, hélas! commençait à être grande. Elle fait plus; avec une éloquence entraînant, elle vante à la duchesse de la Ferté la bonne éducation, les talents, le prodigieux savoir de sa cadette. La duchesse, prompte à s'enthousiasmer, prend feu à ce discours, et, sans perdre un instant, veut se mettre en campagne pour assurer à une telle merveille un emploi en rapport avec son extraordinaire mérite.

La sœur de mademoiselle de Launay vient la chercher. Il faut se faire connaître; il faut aller remercier la protectrice inespérée qui prend tout-à-coup et si vivement ses intérêts à cœur. Mademoiselle de Launay pâlit à l'idée de cette présentation; mais on ne peut reculer. Elle n'a pas d'habit convenable; elle en emprunte un pour deux ou trois heures à une pensionnaire du couvent, et part.

La scène qui se passe chez la duchesse de la Ferté fait ressortir de la manière la plus amusante ce caractère de grande dame, type curieux à étudier.

« Nous arrivâmes chez la duchesse à son réveil.
» Elle fut ravie de me voir, me trouva char-
» mante... Après quelques mots qu'elle me dit,
» quelques réponses fort simples et peut-être
» assez plates que je lui fis: — Vraiment, dit-elle,
» elle parle à ravir; la voilà tout-à-propos pour
» m'écrire une lettre à M. Desmaretz, que je veux
» qu'il ait tout-à-l'heure. »

Desmaretz, chargé, dans les temps cruels que la France traversait alors, de l'administration difficile des finances, avait souvent affaire, comme le raconte Saint-Simon, aux dames de la cour.

La duchesse poursuit:

— « Tenez, mademoiselle, on va vous donner
» du papier, vous n'avez qu'à écrire. — Hé quoi,
» madame! lui répondis-je fort embarrassée. —
» Vous tournerez cela comme vous le voudrez,
» reprit-elle. Il faut que cela soit bien: il faut
» qu'il m'accorde ce que je lui demande. —
» Mais, madame, repris-je encore, il faudrait

» savoir ce que vous voulez lui dire. — Eh non !
 » vous entendez. — Je n'entendais rien du tout.
 » J'avais beau insister, je ne pouvais la faire
 » expliquer. Enfin, rejoignant les propos décou-
 » sus qu'elle lâcha, je compris à peu près de quoi
 » il s'agissait. Je n'en étois guère plus avancée,
 » car je ne savais point les usages et le cérémo-
 » nial des gens titrés, et je voyais bien qu'elle
 » ne distingueroit pas une faute d'ignorance d'une
 » faute de bon sens. »

Mademoiselle de Launay prend la plume. Pen-
 dant que la duchesse se lève, elle écrit presque
 au hasard cette lettre, qui doit tirer à toute force
 d'un contrôleur général ce qu'on requiert de lui,
 l'achève et, fort incertaine du succès, la présente
 à la noble dame.

Le succès est complet.

« Hé bien ! s'écria-t-elle, voilà tout justement
 » ce que je voulois lui mander. Mais cela est
 » admirable qu'elle ait si bien pris ma pensée !
 » Henriette, votre sœur est étonnante. »

La duchesse, dans son enchantement, ne laisse
 pas reposer une plume qui fait de tels miracles.
 Après cette lettre au ministre, on la charge, sans
 désemparer, d'en écrire une à l'homme d'affaires.

« Il ne fallut point la questionner cette fois-là
 » sur ce qu'elle vouloit mander. Elle répandoit
 » un flot de paroles que toute l'attention que j'y
 » donnois ne pouvoit suivre. Je me trouvai
 » encore plus embarrassée à cette seconde
 » épreuve. »

La pauvre rédactrice s'embrouille dans les
 noms, prend celui de l'avocat pour celui du pro-
 cureur, et réciproquement. Mais aussi, deux
 miracles de suite ! c'est beaucoup demander.

« Elle découvrit par là les bornes de mon
 » génie. Heureusement je n'en perdis pas totale-
 » ment son estime. »

La duchesse partait pour Versailles. La voilà

en carrosse, Mademoiselle de Launay croit être
 au bout de ses peines : point du tout. L'idée vient
 à madame de la Ferté de l'emmener avec elle,
 pour la présenter immédiatement aux personnes
 qu'elle entend faire agir en sa faveur. — « Mon-
 » tez, mademoiselle, dit-elle.

« Je demeurai pétrifiée ; mais surtout ce qui
 » qui me glaça le cœur, ce fut cet habit emprunté
 » pour deux heures, avec lequel je craignis
 » qu'on ne me fit faire le tour du monde. Il ne
 » s'en fallut de guère. »

La duchesse, sans rien apercevoir de cette
 » angoisse dissimulée, ne cesse de causer tout
 le long du chemin.

« Elle disait cent choses à la fois qui n'avoient
 » nul rapport l'une à l'autre. Cependant, il y
 » avait tant de vivacité, de naturel, de grâce,
 » dans sa conversation, qu'on l'écoutait avec un
 » extrême plaisir. »

Elle promène de ci et de là sa protégée à Ver-
 sailles, la présente d'abord à sa sœur, madame
 de Ventadour, gouvernante des enfants du Dau-
 phin, le duc de Bourgogne ; la montre à ce
 même prince dans le public admis à voir souper
 le Roi, en parle à tous ceux qu'elle rencontre,
 énumère avec chaleur ses perfections. Partout
 l'attention et la curiosité se portent sur l'objet de
 ces louanges enthousiastes ; partout le prodige
 que patronne madame la duchesse de la Ferté
 reçoit un gracieux accueil. On projette de lui con-
 fier les jeunes demoiselles de Rohan. Que disons-
 nous ? Si, par hasard, la Dauphine allait mettre
 au monde une princesse, qui pourrait-on choisir
 de plus capable pour travailler à son éducation ?

La duchesse lui fait voir toutes les magnifi-
 cences du lieu. La malheureuse tombe de fati-
 gue. Et ce n'est pas fini.

APHÉLIE URBAIN.

(La suite au prochain Numéro).

BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux Libraires-Éditeurs

HISTOIRE DES ILES DE LA MANCHE

PAR M. PÉGOT-OGIER

Heureux les peuples dont l'histoire est en-
 nuyeuse !

Ce mot que l'on n'appliquera pas au livre inté-
 ressant de M. Pégot, explique très exactement le

passé de ce qu'on appelle les Iles Normandes ;
 elles n'ont, pour ainsi dire, pas d'histoire : ni
 révolutions, ni orages, ni gloire, ni terreur, rien
 ne les a rappelées à la mémoire des hommes.

Elles faisaient partie de l'antique duché de
 Normandie, quand le roi Philippe-Auguste enleva
 ce domaine héréditaire, ce legs de Guillaume-le-
 Conquérant, au roi Jean, dont la présence au-

rait souillé l'enfer, les Iles demeurèrent pourtant attachées à l'Angleterre; elles réclamèrent de la France des privilèges que celle-ci ne voulut pas leur accorder, et les Iles Normandes, séparées de la Neustrie, demeurèrent acquises à la couronne des rois Normands, tout en conservant des usages particuliers et des lois spéciales, que les Anglais ont respectés et respectent encore, montrant en cela cette sagesse qui leur a permis d'unifier à la mère-patrie tant de colonies différentes.

Le groupe des Iles Normandes se compose de quatre îles : *Jersey*, la *Cesarea* des anciens, qui est formée de rochers granitiques, et toute plantée de pommiers, toute peuplée de magnifiques troupeaux de moutons et de bœufs; — *Guernsey*, la *Sarnia* antique, qui est couverte de la plus belle végétation, et où l'on respire la température la plus égale et la plus douce; — *Serck* ou *Cers*, très-abondante en grains, et *Alderney* (en anglais), *Aurigny* (en français), *Arica* (en latin), signalée à l'attention des navigateurs par trois phares, dressés sur des rochers élevés. Le séjour de ces îles est délicieux; là, on retrouve le passé, les mœurs et les lois en ont gardé l'empreinte: on y crie : *Ha Rollon !* comme au temps du vieux duc; lorsqu'un habitant éprouve quelque dommage, au lieu d'aller se plaindre à la police, il crie tout haut : *Mon prince, on me fait tort ! haro !* Et cet appel équivaut à une citation devant un tribunal. Le langage des insulaires est moitié français, moitié anglais; ils s'occupent d'agriculture; la politique n'est pas entrée chez eux, et la nature y revêt la double beauté de la mer immense et des champs féconds aux magnifiques ombrages. Le livre de M. Pégot-Ogier ne décrit pas assez ces splendeurs de la création : les querelles religieuses et les doctrines politiques y occupent une place que pareil tableau aurait mieux remplie (1).

M. B.

LA MAISON DU BON DIEU

PAR MADEMOISELLE ÉMILIE CARPENTIER

Bibliothèque Rose (2).

Geneviève est la femme d'un pêcheur et la mère d'un marin, depuis longtemps éloigné de son pays; dans son humble condition, cette digne femme fait du bien à tous ceux qui l'entourent, et sa maison est justement nommée dans le pays la *Maison du bon Dieu*, car elle y recueille ceux que Dieu aime : les orphelins, les pauvres, les abandonnés. C'est autour d'elle que tourne ce roman, qui intéressera les jeunes imaginations,

(1) Chez Plon, 8, rue Garancière. — Un volume. Prix, 7 fr. 50 c.

(2) Chez Hachette. — Prix, 2 fr. 25 c.

car on y trouve des scènes de mer émouvantes, des descriptions de vieux châteaux captivantes, des histoires de brigands effrayantes; mais tout finit bien; l'Océan rend à Geneviève son fils si longtemps disparu, les mystères des souterrains du vieux castel s'éclaircissent, les méchants sont punis, les bons sont récompensés; la jeune fille envieuse et méchante est peut-être trop sévèrement punie. C'est la seule critique que doit comporter, à ce qu'il semble, ce très gentil livre.

M. B.

HISTOIRE D'UNE FERMIERE

PAR MADAME BOURDON (1)

Stéphanie, la fraîche héroïne de ce petit roman plein de cœur, est née dans une belle ferme et destinée à la vie d'intéressants labeurs que mène sa mère, au milieu d'une aisance méritée par le travail. Cette bonne mère, voyant sa fortune faite, et la croyant solide, rêve pour sa fille un tout autre avenir; elle la fait élever au Sacré-Cœur et, par conséquent, lui donne d'autres goûts, et aussi des relations qui ne sont plus celles de son enfance. Autrefois, elle n'a joué qu'avec les enfants de la ferme, employés par sa mère, et subalternes, sans qu'une distance infranchissable se fit pourtant sentir. L'un d'eux lui a voué un de ces attachements délicats et profonds qui se cachent et se taisent dans les jours de bonheur, et ne se trahissent que par le dévouement intelligent et utile.

Stéphanie, riche et heureuse, mène une douce vie chez sa mère, qui supporte seule tout le poids des affaires, aidée par son vieux maitre-valet plein d'expérience. La jeune fille n'est pas à l'abri des illusions; ses relations avec une ancienne compagne donnent à ces illusions quelque fondement. Pourquoi ne deviendrait-elle pas grande dame? il ne lui manque que cela. D'autres ont tout, excepté la fortune. Pourquoi ne réunirait-on pas ces avantages? Redorer un blason se voit assez souvent. De là, rêves, chimères, souffrances. Mais Stéphanie a l'esprit juste; Dieu la remet dans sa voie par le malheur qui frappe sa bonne mère, devenue tout-à-coup paralysée et incapable de gérer la ferme. Des revers de fortune se joignent à ces peines de cœur. On se demande ce que va faire cette jeune fille, élevée, semble-t-il, pour les doux loisirs, les arts, et la vie, chrétienne sans doute, mais large et opulente.

Il est intéressant de voir cette nature vraie revenir à sa première pente, se donner à sa mère infirme, sans restriction, sans lassitude, se mettre à la tête de la comptabilité, redescendre aux détails minutieux et matériels qui seuls assurent le succès des travaux d'une ferme, et

(1) Cette Nouvelle a paru dans le *Petit Courrier*.

relever ce grand corps qui tombait. Aidée, servie avec amour parce qu'elle est bonne, elle est soutenue, conseillée, par d'anciens amis de ses parents. Elle voit le peu de cas qu'il aurait fallu faire des insinuations dictées par l'intérêt; elle abandonne toute illusion, et gardant la supériorité qu'elle tient de son éducation, elle se sert de cette supériorité même pour reprendre noblement son niveau, et élever jusqu'à elle ce qui en est digne.

Pendant ce long et dur travail d'une nature délicate, l'enfant de la ferme, qui regardait Stéphanie comme une puissance sympathique qu'il voulait servir avec toutes les forces de sa fine intelligence, cet enfant, un peu brusque, est devenu un homme, rustique mais suffisamment éclairé pour ce milieu champêtre. Stéphanie, par le haut bon sens qu'elle possède est revenue à son point de départ; elle trouvera, sans regrets chimériques, aisance, affection sûre, bonheur tranquille, elle trouvera tout à la ferme.

Ce joli volume, de l'auteur que nous aimons, commence par le roman d'une fermière qui fournit une centaine de pages; mais le morceau principal est l'histoire d'une femme nommée Faustine.

FAUSTINE.

Le caractère, fortement accentué, offre les plus étranges contrastes: sa bonté en fait le fond, bonté toute naturelle, car la foi n'éclaire ni cette intelligence un peu virile ni ce cœur parfaitement féminin. Le père lui-même, par quelques mots et quelques sourires, a éteint le peu de croyances religieuses qu'avait regues son enfant. Elle vit sans Dieu, souffre sans Dieu, aime sans Dieu.

L'isolement dans la richesse la porte à adopter l'enfant qu'une bohémienne agonisante va abandonner. La petite Fausta est sauvage par le reflet du milieu qu'elle a traversé; de cette sauvagerie même naissent une franchise brutale et un coup d'œil perçant qui démasque la fourberie.

Sa mère adoptive lui donne tout, excepté la lumière; Fausta ne sait rien de l'âme et du ciel. Elle aime Faustine, elle est heureuse et grandit dans une atmosphère de liberté dont sa nature honnête n'abuse pas.

Un caractère affreux, admirablement peint, jette un vif intérêt sur le livre. Faustine, qui éroit ne pas sentir le besoin de Dieu, ne trouve cependant rien à sa mesure. Elle a souffert, et le sentiment de sa laideur l'attriste. Dans la soif qu'elle éprouve d'une affection égale, elle comble de biens un homme qui lui est inférieur, comme position sociale, et par ce mariage, se livrant sans mesure, comme tous ceux qui ne sont pas sous le joug de Dieu, elle croit au bonheur et trouve une apreté d'ingratitude qui l'étonne et la mine sourdement.

Il y a, comme cadre à cet ensemble, de belles descriptions champêtres, et de fines analyses de l'esprit et du cœur: préjugés de naissance, petites haines de castes, penchants héréditaires transmis par le sang.

Fausta, l'enfant bien-aimée, s'est enfuie; un profond mystère enveloppe cette fuite, aussi bien que sa naissance, car le lecteur est loin de soupçonner son véritable nom. L'enfant perdue est à jamais éloignée de sa mère adoptive par la fourberie de Conrad, cet époux indigne qui n'a aimé que l'argent. Cependant le malheur apparent de Fausta la jette en pleine lumière. Elevée humblement, avec de pauvres orphelines, elle devient calme, obéissante, et capable de transmettre sa foi vive à sa mère adoptive, quand la providence se sera servie d'un vieil ami (type excellent) pour la remettre dans les bras de Faustine.

Alors l'enfant aura payé son adoption en se donnant elle-même; l'héritage que lui laissait la riche veuve retournera aux anciens possesseurs de ce *bien national*, et elle, la belle jeune fille, tant ballottée entre le bonheur, la misère, la tendresse et la haine, ira se fixer pour toujours dans l'asile de son adolescence et jeter l'ancre dans ces eaux calmes et profondes que la mauvaise foi humaine n'agit plus.

L'histoire de Faustine est une belle histoire, pleine d'études sur nature et pleine d'utiles enseignements. Une fois de plus, nous remercions l'auteur d'avoir conté, et si bien conté (1).

(1) Paris, librairie Bloud et Barral, 4, rue de Madame, et rue de Rennes, 59. — Prix franco, 3 fr.

CONSEILS

Lettres d'une Vieille Femme à une Amie.

Oui, je le confesse, ma chère Laurence, je deviens un peu misanthrope au contact de la génération présente, quoique j'y compte des neveux et

des nièces, et même des arrière-neveux, ce qui atteste mon âge avancé. J'avoue que voyant ce qui se passe autour de moi je sens bouillonner en moi

Cette folie à nulle autre seconde
De vouloir se mêler de corriger le monde.

Mon bon mari, fidèle admirateur du latin et d'Horace, me cite les vers où l'on reproche aux vieillards de louer trop le temps passé et de censurer le temps actuel; eh bien! oui, je suis de ces vieillards maussades; je trouve qu'on était meilleur et plus raisonnable aux jours de ma jeunesse, et qu'aujourd'hui, le goût du luxe et de l'argent, la frivolité, l'abus des plaisirs abaissent singulièrement les âmes. N'était-on pas meilleur autrefois, plus cordial, plus simple? les rapports de parenté n'étaient-ils pas plus doux et plus intimes? ne voyait-on pas les femmes demeurer chez elles, occupées de leur ménage, du bien-être de leur mari et de leurs enfants, les jeunes filles laborieuses, les jeunes gens studieux, et tout ce monde fort indifférent aux voyages, aux divertissements d'hiver, de printemps, d'été, d'automne, qui aujourd'hui remplissent et encombre la vie?

Vous êtes de mon âge, Laurence, souvenez-vous! Souvenez-vous de notre avril, quand, revenues du couvent, où tout était si simple, revenues au modeste logis paternel, nous étions très fières lorsqu'on nous confiait une besogne délicate. Le soin des confitures, la mise du couvert un dimanche, par exemple; cela suffisait à notre gloire; le reste du temps, nous travaillions assidûment à des ouvrages utiles, la couture, les raccommodages et les broderies, seul ornement qu'on nous permit, à condition qu'il fût exécuté par nos mains. Quelles longues après-dînées d'été, passées sous la charmillle, quelles longues soirées d'hiver, près de la table où se trouvait la lampe, nous, tirant l'aiguille! et pas un instant d'ennui! Aujourd'hui, Alceste remarque que les jeunes filles ne travaillent presque plus; elles ne filent pas, c'était bon au temps de la reine Berthe; elles ne tricotent plus, c'est un travail tout à fait démodé (on pourrait cependant tricoter pour les pauvres); elles ne cousent plus, elles font agir une petite pédale et la couture se fait, plus ou moins solide; elles ne brodent plus, elles ne savent plus ni faire des coutures perlées, invisibles, ni produire des œuvres d'art, des ciselures, à l'aide d'un brin de coton et d'une fine aiguille; elles ne font plus de grandes tapisseries, destinées à durer un demi-siècle; Non, on les voit tirer de leur poche une navette et une bobine de fil, elles font de la frivolité, (elle est bien nommée, elle ne sert à rien); elles ornent avec des glands, des points lancés, des ruches, une foule de paniers, de corbillons et de corbeilles, objets qui se suffisent à eux-mêmes et n'ont pas besoin d'ornement; on brode ainsi jusqu'à des brosses, des boîtes à cols, etc., etc., et on fabrique à l'envi de laides inutilités, en vue desquelles on profane et le temps et le travail. Presque jamais, on ne les voit entreprendre un ouvrage utile ou élégant; il semble qu'avec l'habitude d'un labeur sérieux, elles aient même perdu le goût et l'instinct du beau.

Les jeunes filles et les jeunes femmes travaillent peu et travaillent mal parce qu'elles sortent trop, parce que le vieux mot des Romains: *Elle resta à la maison*, n'est plus de leur goût; aussi ne filent-elles pas de laine! C'était là cependant l'éloge suprême d'une femme chez les maîtres du monde! Elles sont toujours dehors: le matin, courses, commissions de ménage; l'après-midi, visites, promenades; le soir, encore visites, réunions plus ou moins mondaines et plus ou moins parées... Comment voulez-vous qu'elles entreprennent un travail réel et remarquable au milieu de cessorties continuelles et des toilettes diverses que ces sorties commandent? J'ai beau faire, Laurence, j'ai beau me dire qu'il faut de l'indulgence pour la jeunesse, je ne puis point approuver; je ne pense pas que la vie nous soit donnée de Dieu pour être usée en futilités, et qu'il soit bon que les présentes mères de famille habituent les mères de la race future à ne rien faire de leurs dix doigts et à faire sans cesse jouer leurs jambes. La place des femmes est chez elles, dans ce royaume intérieur dont le soin leur est confié; c'est là qu'une vraie femme veille, compte, arrange, dirige; qu'elle prend soin des corps et des âmes; si elle est toujours dehors comme cette madame Benoiton, qui donc surveillera les servantes, règlera les repas, donnera au logis tout entier ce coup d'œil que rien ne remplace; qui aura l'intelligence sur les enfants et les guidera dans leurs jeux et dans leurs études? J'enrage lorsque je vois jeunes mères et jeunes filles toujours trottant, courant, devisant; je voudrais les ramener au foyer et les rendre, de force ou de gré, à leurs occupations et à leurs devoirs. Alors les jeunes redeviendraient laborieuses (comme nous l'étions, sans nous vanter), elles auraient le goût de travaux de longue haleine; elles travailleraient à leur trousseau, au linge de la famille; elles consacraient leur dé, leur aiguille à travailler pour l'église, pour les pauvres, elles craindraient de perdre une de ces minutes dont elles auraient reconnu l'inestimable valeur, et on ne les verrait plus, ou oisives, ou occupées à des riens. Que d'autres choses je pourrais dire des jeunes filles? Sont-elles polies? sont-elles modestes? Leurs airs hardis et altiers, leurs *shake-hands* familiers me choquent à l'excès... Je vieillis, je le vois bien, car je ne suis pas du tout au niveau de mon époque, et je te prie de croire que c'est là un mot de misanthrope, nullement un acte d'humilité que j'accomplis. Adieu. Conservons-nous pour voir la curieuse génération qui nous suit. Je doute qu'elle réussisse.

M. B.

LE LAIT DE CHÈVRE

I

Existe-t-il une plus jolie ville que B... en Normandie, avec sa vieille église, ses maisons antiques et curieuses, ses rues spacieuses et le beau paysage de prairies et de forêts qui l'entoure comme une ceinture verte ! Quelle quiétude ! quelle paix ! quel air pur saturé de l'odeur des prés et des bois, à laquelle le vent mêle parfois le parfum salin des côtes prochaines ! Sur la porte de cette ville fortunée, on pourrait graver l'inscription de Pétrarque :

J'ai trouvé le repos !

et dans cette ville de B... existe-t-il demeure plus noble, plus recueillie que le vaste logis, nommé depuis deux siècles l'hôtel de Florennes, qui dresse majestueusement sa haute façade le long de la rue la plus aristocratique de la cité et qui s'ouvre au fond sur un immense jardin, plein d'ombre et de silence ! Quelle délicieuse retraite pour l'étude, pour la vie de famille, telle qu'on la comprenait autrefois, car ces murs hospitaliers auraient contenu sans peine une tribu entière. Mais au moment où s'ouvre notre histoire, c'est-à-dire il y a vingt ou vingt-cinq ans, un vieillard infirme, M. Dominique de Florennes, sa petite-fille Régine, une parente qui tenait la maison et quelques domestiques occupaient seuls, sans la peupler, cette vaste maison, héritage des ancêtres. Ils y vivaient dans un calme profond, dans une large aisance, dans une considération universelle ; bien des gens, rivés à l'existence agitée et fiévreuse des grandes villes, auraient envié cette tranquillité, cette stabilité, mais le bonheur n'habite guère ici-bas, et la maladie, l'ennui, la contrainte avaient élu domicile dans la belle demeure des Florennes : le vieillard achevait de vivre, la jeune fille se plaignait de ne pas vivre, et leur pauvre cousine essayait vainement de les consoler et de les réconcilier avec leur destin qui lui paraissait à elle, pauvre oiseau battu du vent, assez doux encore.

C'était au milieu d'un long jour d'été ; pas un nuage au ciel, pas un passant dans la belle rue de B... et pourtant, derrière une fenêtre haute de l'hôtel de Florennes, apparaissait entre les rideaux une jeune figure qui aurait fait songer aux vers de Sainte-Beuve :

Au bord de ce balcon, quelle vie ennuyée
Demande au flot qui passe un bonheur qui n'est pas !
Quelle tête charmante à la vitre appuyée
Semble au gai voyageur dire un adieu tout bas !

Elle était charmante, à coup sûr, et ennuyée, très certainement ; elle avait à peine dix-huit ans, des cheveux blonds, des yeux qui, suivant les émotions de son cœur, changeaient de nuance ; ils se transformaient d'un bleu de saphir en une couleur verte comme l'aigue-marine, et dans la colère, ils devenaient presque noirs ; les traits, à la fois mutins et fiers, rappelaient ces figures du XVIII^e siècle, où tant de coquetterie se mêle à tant de hauteur, et le teint blanc et rose, délicatement fondu, ajoutait à cette ressemblance ; mais malheureusement, un voile de langueur et d'ennui était répandu sur ce joli visage. Régine de Florennes s'ennuyait mortellement ; elle ne faisait rien ; une belle tapisserie était tombée à ses pieds ; un petit chat, miracle de gentillesse, jouait avec des écheveaux de laine ; un livre, un bon livre, *la Vie de Sœur Rosalie*, était jeté au travers dans la corbeille à ouvrage, et Régine, désœuvrée, regardait par la fenêtre et ne voyait rien venir. Si, par hasard, un point noir apparaissait dans l'horizon de la rue, elle savait d'avance ce que c'était : le facteur jetait *l'Univers* dans la boîte de M. le curé, il portait un gros courrier chez un négociant ; le boulanger déposait ses pains ; les dames Belfort rendaient des visites, le vieux M. Dambrines allait chez son ami et voisin faire sa partie de dames, et ainsi du reste ; les personnages et leurs actions étaient sus par cœur, et d'avance ; au son de l'horloge, on pouvait désigner ceux qui allaient se montrer dans la rue. Régine bâilla, frappa du pied et dit à haute voix :

« Que je m'ennuie donc !

— Vous ne faites rien, dit, du fond de la chambre, une voix très calme et très douce ; occupez-vous, chère enfant, et le temps passera.

— Eh ! ma cousine, tout m'ennuie ! tirer l'aiguille, lire, faire de la musique, tout est insipide ! Je ne conçois pas que vous ayez la patience de rester assise depuis trois heures, occupée vertueusement à raccommoder de vieux rideaux. *Cui bono?* comme dit mon grand-père.

— Il n'y a pas de petite économie, chère petite. Voyez, lorsque j'aurai réappliqué sur de la

mousseline neuve ce magnifique dessin, nous aurons encore des rideaux très supportables pour la petite salle à manger. »

Régine n'écoutait plus; cette voix paisible avait le don de l'agacer, et ces lentes explications l'exaspéraient; cessant d'écouter elle retourna la tête du côté de la rue; c'était l'heure où les écoliers sortaient du collège et s'en retournaient chez eux; elle les vit défilier, le sac sur le dos, des livres sous le bras, désordonnés, dégingandés, en gros souliers et en pantalons trop courts, et elle détourna sa tête en disant : « Qu'ils sont donc laids ! »

Mais la troupe s'éparpilla soudain; le son net d'un clairon se faisait entendre; il se tut pour faire place à un roulement de tambours, régulier et accentué; un régiment entraînait dans la ville, et les collégiens avec la furie de leur âge, couraient au-devant de lui et l'escortaient en marquant le pas. Il venait par la belle rue, bonheur ! Les clairons passèrent, puis, les tambours; un lieutenant-colonel, à moustaches blanches, bien assis sur son cheval, précédait le régiment et les petits soldats d'infanterie, couverts de poussière, mais lestes et vaillants, passèrent, le fusil sur l'épaule, et côtoyés par les jeunes lieutenants en serre-file. Régine n'y tint pas; elle ouvrit la porte-fenêtre et parut au balcon; officiers et soldats levèrent les yeux.

« Mais, Régine, chère enfant, à quoi pensez-vous ! il n'est pas convenable que vous paraissiez ainsi au balcon ! » s'écria mademoiselle Louise de Florennes.

— Eh ! venez près de moi, ma cousine !

— Non, ma chère; je vous engage à vous retirer. »

Et, joignant le geste à la parole, mademoiselle Louise saisit doucement la main de Régine, la fit rentrer et ferma la fenêtre, au moment où la musique du régiment commençait une marche entraînante.

« Vraiment, ma cousine, vous êtes d'une prudence... Bon Dieu ! quel mal faisais-je sur ce balcon !

— Aucun, assurément, mais les voisins pouvaient s'étonner que mademoiselle de Florennes eût le désir de voir passer les officiers et d'être vue par eux.

— Vous me jugez sévèrement.

— Non, ma chère, je crois vos intentions très-innocentes, mais les étrangers pourraient vous trouver inconsiderée; songez que nous habitons une petite ville, et qu'on est curieux des affaires et des démarches d'autrui. La réputation tient à si peu de chose,

— Eh ! que m'importent les bavardages de nos voisins !

— Mon Dieu, Régine, c'est par les voisins, les domestiques que nous sommes jugés, accusés ou condamnés.

— Quand serai-je débarrassée des petites villes et de leurs naturels ! »

Une femme de chambre ouvrit la porte et dit :

« Mademoiselle Régine, il y a une visite pour vous au petit salon.

— Qui donc ?

— Mademoiselle Gabrielle Ducrest.

— J'y vais. »

Elle courut légèrement vers la porte et disparut avec la rapidité d'un oiseau qui fuit loin de sa cage; l'annonce d'une visite avait soulevé le fardeau de l'ennui.

Mademoiselle Louise la suivit des yeux en soupirant, puis, elle reprit son aiguille, et en cousant les arabesques et les fleurs de son dessin, sa pensée ne quittait pas sa jeune parente, dont le caractère lui causait beaucoup de soucis.

Louise de Florennes connaissait la vie... elle avait quarante ans et elle était pauvre; elle avait subi tous les chagrins que l'isolement, la gêne, la dépendance peuvent faire sentir à une âme fière, et quoique Régine n'eût pas à redouter ces cruelles épreuves, sa cousine pressentait pour elle d'autres peines, d'autres blessures plus incurables peut-être. Elle avait trouvé en Dieu un appui et un père, mais cette jeune fille, confiante en elle-même, présomptueuse, ardente, saurait-elle lever les yeux au ciel, au jour de l'épreuve, pour demander lumière, conseil ou consolation ?

La pendule qui sonnait six heures l'arracha à ses réflexions; elle plaça son ouvrage et se rendit auprès de M. de Florennes qui prenait, avant l'heure du repos, une collation à laquelle elle présidait toujours. Elle le trouva dans son cabinet, entouré de ses livres, amis fidèles du matin, du midi et du soir de la vie; il lui sourit et fit le geste de se lever en s'appuyant sur les bras de son fauteuil.

« Vous êtes seule, ma bonne Louise, dit-il, et ma petite-fille ?

— Elle reçoit la visite de mademoiselle Ducrest.

— Ah ! très bien, elle est charmante, cette petite Ducrest, elle a de qui tenir du reste... sa mère était une beauté, et sa grand-mère, délicieuse ! et j'ai trouvé chez mademoiselle Gabrielle un je ne sais quoi qui me rappelle cette belle Ernestine.

— Et elle était bonne ?

— Toutes les femmes ne sont-elles pas bonnes ? dit le vieillard avec un sourire. Vous avez l'air d'en douter, Louise.

— Quelque peu, et je pense entr'autres que mademoiselle Gabrielle n'est pas la compagne que je choiserais à votre Régine.

— Ah !... il y a anguille sous roche ? que lui reprochez-vous donc ?

— Je la crois légère, inconséquente; je la sais irrespectueuse pour ses parents, elle ne travaille pas plus qu'elle ne prie; elle n'a qu'une idée : s'amuser, coquetter et se marier.

— Voilà un vilain portrait, répondit M. de Florennes, devenu soudain très sérieux, il ne faut pas un pareil contact à Régine... Elle est portée aux caprices... aux engouements... elle aurait besoin d'une amie plus sage qu'elle... j'aviserais...

On servit le petit repas, et Louise, avec une bonne grâce affectueuse, aida M. de Florennes et l'empêcha de s'apercevoir que sa main droite n'était plus une servante fidèle. Elle avait, pour lui une vive et reconnaissante affection; ce n'était que sous son toit qu'elle avait pu se reposer enfin du rude voyage de la vie; là, près de lui, elle avait trouvé la protection, l'aisance et des procédés si doux, si aimables, qu'elle les attribuait à une véritable affection; elle avait besoin d'être aimée, et elle avait vécu seule; aussi, chérissait-elle son vieux parent, et même cette jeune fille un peu étourdie, un peu enivré par sa jeunesse et sa beauté, et qui souvent semblait oublier que la pauvre Louise existait.

Elle regardait M. de Florennes : le soleil brillant encore, quoiqu'à son déclin, inondait la chambre de lumière, et ne laissait que trop entrevoir les ravages de plus en plus visibles de l'âge et de la souffrance sur ces traits, agréables jadis, où s'était conservée une expression de bonté familière, qui n'excluait pas la dignité des manières; les grands seigneurs d'autrefois avaient comme lui beaucoup de bonhomie et beaucoup de fierté. L'âme survivait donc et imprimait encore sa marque sur ce visage, mais qu'il était changé, amaigri, exténué; que de rides et que de cheveux blancs! et que de menaces d'une destruction prochaine! Louise les constatait avec une douleur intense, et il y avait, comme il arrive dans bien des circonstances de notre vie, un étrange contraste entre les soins qui l'occupaient : servir une compote, verser un verre de vin d'Alicante, et ses pensées :

« Bientôt il ne sera plus ici! nous ne le verrons plus! mon vieil ami! si je pouvais offrir pour vous des années de ma propre vie!... »

La porte s'ouvrit vivement, et Régine apparut souriante, animée; ces diables bleus avaient fui; son grand-père la regarda tendrement, et tendrement il baisa le beau front qu'elle inclinait devant lui :

« Je suis en retard, pardon! dit-elle, mais vous n'avez pas tout-à-fait fini grand-père? Encore un verre de vin de ma main? et un biscuit »

Elle s'assit près de lui :

« C'est mademoiselle Gabrielle qui t'a retenue.

— Oui, grand-père.

— Et tu t'es amusée?

— Oh! oui, grand-père.

— Et quelles nouvelles dans Landerneau?

— Oh! Gabrielle ne s'occupe pas du tout de notre Landerneau, elle n'y connaît personne!

— Fais-moi la grâce de me répéter cela! elle

ne connaît personne! et ses tantes de la Berge, et ses cousines? Une tribu de cousines! voilà une prétention extraordinaire de ne vouloir connaître personne dans la ville où depuis deux cents ans au moins sa famille existe. Elle ne connaît donc que Paris?

— Elle aime beaucoup Paris, et elle s'ennuie extrêmement ici, elle déteste la tribu.

— Péronnelle! dit M. de Florennes avec vivacité; ce n'est pas ainsi que parlaient sa mère et sa grand-mère, deux personnes parfaites. Ah! elle méprise la province et la famille; et que serait Paris sans la province? et que serait-elle sans sa famille? voilà du nouveau par exemple!

Le vieillard s'animait, ses sentiments intimes étaient froissés, il aimait la Normandie d'un amour profond et jaloux, et il ne voulait pas qu'on vantât Paris, ni qu'on persiflât sa province. Le front de Régine s'était assombri, elle faisait une moue boudeuse, qui redoubla lorsque son grand-père ajouta :

« Je vois, chère Louise, que vous avez raison, et que mam'zelle Gabrielle n'est pas l'amie qu'il faut à notre Régine. Tu m'entends, ma fille? »

Elle entendait fort bien, mais elle ne répondit pas. M. de Florennes secoua la tête, repoussa son verre encore plein et dit :

« Je vais me coucher, demain, nous serons tous de meilleure humeur. »

Régine vint l'embrasser silencieusement. Louise le conduisit dans sa chambre à coucher, où son valet de chambre l'attendait, et une heure après, le souper réunit les deux cousines; Régine semblait sombre, elle parla très peu, et à la fin du repas, elle dit d'un ton aigre :

« Vous devriez bien vous dispenser de prévenir grand-père contre mes amies : croyez-vous donc que je m'amuse tant ici! Je vous revaudrai cela. »

Louise la regarda tristement, sans répondre un seul mot, et Régine sortit en jetant la porte; elle courut se réfugier dans sa chambre, et, *à trêto*, elle écrivit un mot à son amie Gabrielle :

« Tâche donc de trouver un prétexte pour venir me voir. Je n'ose pas demander la permission d'aller chez toi, je crains des objections. Ma précieuse cousine monte grand-père. Viens à mon aide!

« RÉGINE. »

Elle sonna et donna ce billet à sa femme de chambre, pieuse fille qui allait tous les matins à la première messe et qui promit de le porter; puis, satisfaite, Régine se déshabilla, défit ses cheveux en se regardant dans sa haute glace, et disant un bref *Ave Maria* devant une sainte image qui aurait dû mieux la conseiller, elle se coucha promptement.

II.

Deux ou trois jours après, Gabrielle avait trouvé son prétexte, et elle apparut tout-à-coup dans le cabinet même de M. de Florennes, elle venait affronter l'ennemi dans la citadelle. Il était seul, et à l'aide d'une loupe, il lisait dans un vieux petit volume, aux fins caractères :

« Vous permettez ? vous pardonnez ? Monsieur dit Gabrielle ; je n'ai trouvé ni mademoiselle Louise ni Régine, et je me suis fait indiquer votre bibliothèque,

— Je suis trop heureux de vous voir, chère demoiselle, répondit-il, fidèle aux lois de l'antique courtoisie.

— Je viens de la part de maman, monsieur, elle voudrait voir les *Heures d'Anne de Bretagne* ; vous seul les possédez ici, auriez-vous l'extrême obligeance de les lui prêter ?

— Mais certes !

— Que vous êtes bon ! reprit-elle, je vais vous dire, monsieur, le pourquoi de ce prêt : vous savez sans doute que mère peint comme un ange, si les anges peignent ; elle travaille en ce moment à un missel, dont toutes les pages seront ornées et décorées, et elle chercherait volontiers quelques beaux modèles dans le livre d'Anne de Bretagne.

— C'est à merveille, chère enfant. Je connais les admirables talents de madame votre mère... et vous peignez vous aussi !

— Non, monsieur, je me borne à la musique.

— Votre grand-mère chantait à ravir : le grand air de la *Vestale* allait si bien à sa voix ! »

Il essaya de fredonner :

Licinius, je vais donc te revoir !

Gabrielle se tenait dans une attitude respectueuse, mais elle avait fort envie de rire en se représentant son aïeule, courbée et ridée, chantant un air d'amour, sur une musique solennelle, en présence de ce vieux monsieur, perclus de rhumatismes. Elle riait de tout, cette Parisienne éveillée ; mais, au fond, au dehors, elle gardait bien le decorum, et monsieur de Florennes, qui aimait la jeunesse, qui gardait un cœur jeune sous une enveloppe vieillie, avait du plaisir à voir ce joli visage, bien encadré dans un chapeau de paille, cette taille mince et gracieuse qui émergeait comme une fleur, des ampleurs d'une robe à la mode, la mode de ce temps-là. La grâce de son joli sourire, les souvenirs de sa mère et de son aïeule, effaçaient le jugement sévère porté sur elle, la veille, par Louise. Les hommes les plus sages sont ainsi faits, et le plus sage d'entr'eux, Salomon, l'a bien prouvé !

« Je ne suis plus très alerte, ma chère enfant, dit-il enfin ; voudriez-vous chercher vous-même le livre pour madame votre mère ! il est là, tenez ! dans la petite bibliothèque vitrée... à côté

de mon Joinville, ce grand volume, relié en bleu... à côté... vous y êtes. »

Il enveloppa dans un journal, le précieux volume.

« Puis-je voir Régine, monsieur ?

— Assurément, vous la trouverez au jardin, je pense. Pardonnez-moi de ne pouvoir vous offrir mon bras... »

Elle le salua ;

« Ayez donc la bonté, ajouta-t-il, de cueillir quelques belles roses et de les offrir de ma part à madame votre mère.

— Merci mille fois, monsieur. Maman peindra vos roses, vous en avez de si belles ! »

Elle sortit et courut au jardin où elle trouva Régine sous un berceau de clématite.

« Me voilà ! dit Gabrielle vivement, et avec la permission des autorités constituées. J'ai vu ton grand-père et c'est lui qui m'a dit où je te trouverais. Il est délicieux, ton grand-père !

— Il est très bon, c'est vrai, répondit Régine avec conviction.

— Très bon et très comique, un fantoche du premier empire. Il est encore amoureux de ma grand-mère, qui a tantôt l'âge des Parques ; il est drôle !

— Tu ris toujours de tout, dit Régine, moi, je n'ai pas envie de rire. Si tu savais comme je m'ennuie !

— Et moi donc, s'écria impétueusement Gabrielle. C'est pour ne pas pleurer que je ris. Je m'ennuie à en devenir bête, à en devenir méchante, à en devenir folle !

— Tu as pourtant des parents aimables, tu n'es pas, comme moi, soumise à une vieille fille tracassière.

— Non, grâce à Dieu, maman est gentille, un peu pincée peut-être ; papa est charmant, quand il veut ; mais enfin, on n'est pas créée et mise au monde pour tenir compagnie à père et mère, dans une affreuse ville comme celle-ci ! Oh ! cette ville ! ce village ! ces naturels !

— Ils sont ennuyeux, mais encore une fois, ce n'est rien, en comparaison de la tyrannie de Louise ?

— Que te fait-elle, enfin, cette chère cousine ?

— *Primo*, elle se mêle de tout ce qui me concerne, ma toilette, modestie ! simplicité ! c'est son cri d'armes ; de mes lectures... ce n'est pas une fille, c'est un douanier, elle examine, elle contrôle tout... j'avais fait acheter, en secret bien entendu, le *Marquis de Villemér*... bon ! elle le trouve dans ma table à ouvrage, et voilà le *Marquis* confisqué... J'avais pris, faute de mieux, *Atala*, dans la bibliothèque de grand-père : elle le trouve sur ma table de nuit, grand sermon et expulsion du livre. Ce n'est pas que je l'aie regretté, il est ennuyeux, mais cela valait toujours autant que la *Propagation de la Foi* ou la *Vie de sœur Rosalie*... enfin toutes mes actions lui sont soumises, je ne puis pas regarder par la

fenêtre sans sa permission. Et puis, un autre grief! et quel grief! ma pauvre Gabrielle, tu es suspecte à ses yeux...

— Il est certain que je ne l'admire pas!

— Elle prévient grand-père contre notre amitié, elle m'empêchera de te voir.

— M. de Florennes était très gentil tout à l'heure.

— Oui, grand-père a le cœur très jeune, il te trouvait jolie avec tes bluets et ta belle robe. Mais Louise viendra, elle parlera de ce ton doux qui me fait bondir, et grand-père changera d'avis. »

Gabrielle leva les épaules, murmura entre ses jolies dents : Vieille girouette! et reprit :

« Ton grand-père t'aime ? »

— Je le pense.

— Eh bien! ma chérie, fais-toi aimer davantage, sois aimable, prévenante, charmante, et tu l'emporteras sur ta cousine avec son profil de mouton; tu t'en débarrasseras.

— Tu crois ?

— Eh! oui, avec un peu d'adresse. Tiens-lui compagnie, cause avec lui, fais-le parler du bon vieux temps, écoute-le avec admiration, arrange sa bibliothèque, fais-lui la lecture...

— Il ne lit que des choses ennuyeuses! les débats des Chambres, des biographies, des livres d'histoire...

— Ennuie-toi, instruis-toi, ça n'aura qu'un temps. Il doit aimer à faire son bézigue!

— Oui, et Louise joue très mal.

— Quelle chance! tu joueras bien, comme tu sais faire, mais tu ne gagneras pas toujours, oh! non. Et puis, tu l'interrogeras sur les anciens âges, les temps antédiluviens, quand il dansait aux bals costumés de Madame, par exemple. Enfin, tu le choieras, tu le gâteras, Louise ne sera plus comptée pour rien, tu la feras renvoyer.

— Mais elle est très pauvre!

— On lui fera une rente : vois-tu, les déclassés et les parents pauvres ne demandent qu'une chose, de l'argent. Crois-moi. Tu hésites? Bien. Vis sous les ordres de ta cousine, ne t'en débarrasse jamais; libre à toi!

— Non! répondit Régine, elle m'ennuie trop... je vais essayer de tes moyens.

— Tu verras! mais je me sauve, elle n'aurait qu'à venir nous surprendre. »

Elles s'embrassèrent, Gabrielle, légère comme une alouette, partit emportant son livre et une touffe de roses de la Malmaison, qu'elle avait cueillies tout en parlant.

III

UNE MAUVAISE ACTION

Pendant que les deux jeunes filles complotaient, inspirées, l'une, par le besoin de la liberté, l'autre par le goût des querelles et des agitations,

Louise poursuivait pacifiquement sa route : c'était une âme droite, simple et tranquille que celle de Louise, et quoiqu'elle eût de la vie une triste expérience, elle ne croyait pas aux méchancetés des hommes, encore moins aux noirceurs des jeunes filles. Lorsque son vieux parent lui avait ouvert sa maison, elle avait prié, elle avait réfléchi, et puis, elle avait accepté avec un ardent désir de rendre en affection et en services, le bienfait qu'on lui offrait. Régine, surtout, orpheline, à la veille peut-être de se voir privée de son unique protecteur, lui inspirait d'avance l'intérêt le plus tendre et le plus maternel, et ce fut une dure épreuve pour ce cœur déjà tant éprouvé, que la sourde hostilité dont elle fut l'objet, dès les premiers jours, de la part de cette enfant.

Régine avait eu pour l'élever une institutrice; lorsqu'elle en fut délivrée, elle pensa qu'elle allait jouir d'une indépendance absolue, entre son aïeul infirme et des domestiques disposés à lui obéir : elle accueillit sa cousine avec défiance, elle se tint en garde contre l'amitié, contre les prévenances et bien plus encore, contre les doux conseils de Louise; c'était à ses yeux, une seconde édition de miss Blunt, plus âgée, plus dévote et plus austère. Elle lui ferma donc son cœur avant de l'avoir connue, elle repoussa cette âme qui venait vers elle, qui voulait se donner, et à force d'humeurs, de sourde hostilité, d'antipathies mal déguisées, elle la découragea. Pourtant, il eût fallu peu de choses pour dompter cet esprit rebelle, qui se croyait si fort : un peu de flatterie eût suffi; mais Louise, à qui Régine et son amie Gabrielle trouvaient une intelligence bornée, sans lettres et sans culture, possédait une élévation de caractère que les livres enseignent sans la communiquer. M. de Florennes lui avait dit :

« Ayez soin de ma petite-fille, dirigez-la; elle n'a pas été trop bien élevée, je crois, par cette jeune dame anglaise, esprit romanesque, esprit à l'envers; je m'en suis aperçu un peu tard.

— Pas trop tard, espérons-le, mon cousin.

— Oui, espérons! il y a encore cette diable de chèvre... Vous savez! On a donné à Régine une chèvre pour nourrice, et il est certain que ces chevreaux et ces chevrettes, ces nourrissons de chèvres sont indomptables. Mais Régine est toute jeune, elle est bien née; je compte sur vous, Louise, pour la conduire au bien et modérer ses volontés trop entières.

— J'y ferai tout ce que je pourrai, je vous le promets. »

Elle avait promis, et rien ne pouvait lui faire trahir sa parole, rien n'aurait pu lui arracher un mot qui fût contraire à sa conscience. Or, rien n'est plus pur, plus éclairé que la confiance des chrétiens, miroir où se reflète une lumière céleste, et aux rayons de ce flambeau, Louise discernait clairement le péril que les mauvais livres, une société dangereuse, la mollesse et les goûts

mondains faisaient courir à cette âme qui lui était confiée. Elle souffrait, à la vue de ces erreurs, comme souffre l'ange gardien de ceux qui s'égareront : il compte les pensées qui éloignent de Dieu, il compte les pas qui mènent vers l'abîme, et il gémit.

Chaque jour amenait inévitablement des conflits : le travail que Régine n'aimait guère, les romans qu'elle aimait trop, son amitié pour Gabrielle, exaltée parce qu'elle était contredite, toutes les anfractuosités de son caractère inégal, capricieux, tout devenait sujet non aux réprimandes, mais aux observations calmes et modérées, et plus Louise avait de douceur dans la forme et de raison dans le fond, plus sa jeune compagne s'obstinait, et elle ne lutait pas toujours à armes courtoises. La pauvreté de Louise, l'état de dépendance où elle vivait, ne la rendaient que trop vulnérable. Régine, livrée à elle-même, l'eût épargnée, mais, comme les princesses de tragédie, Régine avait une confidente, une perfide Enone.

Gabrielle Ducrest s'était vue amenée en province par la retraite de son père, dont la pensée avait toujours été tournée vers sa terre natale; mais élevée à Paris, dans un monde de fonctionnaires, brillant et superficiel, elle n'avait pris de la grande ville et du grand monde que le goût passionné du plaisir, le besoin effréné du luxe, le mépris de ce qui est sérieux, devoir et même affections; elle était matérialiste sans le savoir, car la pensée divine la laissait froide, et les idées d'abnégation et de sacrifice la faisaient rire; elle voulait un bonheur bien visible, bien épanoui au soleil, composé d'argent, de fêtes, d'orgueil, et tout ce qui sortait de ce programme provoquait son incessant persiflage : fit des tristes figures qui rient toujours et qui rient de tout!

Ce babil, cette jactance, cette suffisance avaient captivé Régine; elle n'aurait pas osé être bonne, de peur que Gabrielle ne se moquât d'elle, et sous cette influence, le peu de goût qu'elle avait pour Louise devint une véritable aversion. Louise, franche et simple, s'expliquait sans détours sur le compte de Gabrielle; elle espérait convaincre sa petite cousine d'une vérité qui lui semblait si claire et si démontrée :

« Vous ne pouvez pas douter que je vous aime, lui disait-elle, nous sommes du même sang, nous habitons sous le même toit : pourquoi voudrais-je vous contrarier, vous faire de la peine? »

— Eh! le sais-je? pour exercer votre autorité peut-être!

— Non, Régine, vous ne me connaissez pas. Je vous avertis pour vous-même : une mauvaise relation, des mauvais conseils, peuvent nuire à tout votre avenir.

— Je vous dispense de vous intéresser à mon avenir, ma cousine; grand-père et moi suffirons à le régler.

— Plaise à Dieu que votre grand-père vous soit conservé!

M. de Florennes demeurait étranger à ces discussions; il était arrivé à cet âge où l'homme se replie sur lui-même, sur ses souffrances, ses souvenirs, sur ces sentiments mêlés d'espoir et de crainte, qui ne se confient pas et qui préparent une âme au dernier passage. Les misères, les bagatelles de la vie ne le préoccupaient plus : il ne voulait qu'une chose, c'est que l'enfant de son fils fut heureuse : affaibli par la maladie, il ne pouvait plus l'élever, la former, la redresser comme une plante qui dévie; il se bornait à l'aimer. Il l'aimait d'autant plus que, fidèle aux conseils de Gabrielle, elle s'empressait auprès de lui, et adroite, riante, légère, elle lui était devenue indispensable; il l'appelait sans cesse, il la cherchait auprès de lui, et Louise, très satisfaite de les voir ensemble, s'effaçait, se reculait dans l'ombre, et laissait une place libre et grande aux nouvelles vertus de Régine.

Elle était soutenue, dans l'exercice de ces mêmes vertus, par les encouragements de son amie, elles se voyaient moins, mais, en cachette par la main des domestiques, les billets couraient d'une maison à l'autre.

« Je suis furieuse, écrivait Régine; elle ne sait qu'imaginer pour... me contrarier. Tu sais que madame de Bussange donne une soirée de musique; elle nous invite, naturellement, et naturellement, je me mourais d'envie d'y aller... passer un moment hors de cette horreur de maison, entendre autre chose que le ton monotone, le ron-ron de Louise, ou la voix triste de grand-père; voir les lampes allumées à onze heures du soir (tu sais que nous nous couchons à neuf, comme au bon vieux temps), regarder des toilettes, entendre de la musique, bonne ou mauvaise, n'importe! je m'en faisais une joie... Voilà Louise qui décide que grand-père est trop malade et qu'il ne serait pas séant d'aller me divertir... elle prend grand-père lui-même pour juge, et, (les vieillards sont très égoïstes), il dit :

— Je préfère que Régine reste ici... Nous jouerons une petite partie, et elle me lira quelques pages des *Soirées de Saint-Petersbourg*.

Comprends-tu, Gabrielle, il eût été si facile de tout arranger et de persuader à grand-père que tout était pour le mieux! elle n'a pas voulu. Je m'en souviendrai... et l'autre jour, ne m'a-t-elle pas fait un véritable affront en me grondant devant ma femme de chambre. Et le grand crime? J'avais commandé à cette fille un petit travail d'aiguille dont j'avais besoin le jour même. Ce jour était un dimanche! Sermont sur le jour du Seigneur, défense à Fanny de travailler davantage, exhortation onctueuse et ennuyeuse en tête-à-tête sur la nécessité du bon exemple... rien n'y a manqué. Je suis

« comptée pour rien, pour zéro, dans cette maison qui doit être la mienne... Si mon grand-père n'était pas si âgé et si souffrant, je suivrais tes conseils, et je me débarrasserais de cette duègne importune... »

Gabrielle lui répondit aussitôt, par le retour du domestique qui avait apporté le billet de Régine et qui était tout acquis à sa jeune maîtresse :

« Que tu es donc enfant ! c'est parce que ton grand-père est vieux et faible qu'il faut se hâter de régner ; s'il devenait plus malade, il te serait bien plus difficile d'écarter mademoiselle de Florennes, qui est en odeur de sainteté dans la ville. Maintenant, c'est encore possible. Allons ! un peu de cœur ; brise tes fers ! ne te laisse pas dominer plus longtemps, ou je croirai que tu n'as ni cœur ni cervelle ! et je t'aime au contraire parce que je te trouve autant de vaillance que d'intelligence. Adieu, ma belle chérie. »

Régine sentit le coup d'épée, et, sans tarder, sans réfléchir surtout, elle alla trouver son grand-père. Louise était à l'église, l'entretien ne serait pas interrompu :

« C'est toi, ma petite-fille ? tu es tout aimable de venir me trouver ainsi le matin. »

— Mais, cher père, je n'ai pas de plus grand plaisir que d'être auprès de vous. Comment êtes-vous ? Vous avez bon visage.

— Eh ! ma petite, ce visage est un menteur fleffé. Je souffre de ma goutte, et l'estomac n'est pas aimable.

Régine prit un air soucieux :

— Le déjeuner vous conviendra-t-il ? Il me semble toujours qu'on pourrait faire mieux.

— Ah ! ma petite, peu importe.

— Comment ! cela importe beaucoup. On a aujourd'hui des biftecks et du poulet en marinade.

— Il est vrai : mes vieilles dents ne s'accommodent pas beaucoup du bifteck, ni mon estomac de la marinade. Je mangerai autre chose.

— Je suis désolée ! Louise devrait bien prévoir.

— Elle fait de son mieux, la pauvre Louise.

— Vous croyez, grand-père ?

— Oui. Mais toi, Régine, toi, tu ne sembles pas convaincue ? tu n'aimes guère Louise.

— Il est vrai, grand-père, je ne m'entends pas du tout avec elle... aucune sympathie...

— Que lui reproches-tu ?

— Tout ! mon bon père, elle me fait tant souffrir. »

M. de Florennes leva la tête et regarda ce joli visage et ces yeux qui se remplissaient de larmes, ces larmes complaisantes qu'une vive émotion provoque chez les gens nerveux ; il s'attendrit lui-même :

« Tu as du chagrin, ma chérie ? »

— Oh ! oui ! mon père, plus que je ne puis le

dire : Louise me contrarie en tout, elle me gronde, elle m'ôte l'autorité devant les domestiques... Si vous saviez quel petit esprit et quelles vues bornées ! »

— Tu renverses toutes mes idées... je la croyais si bonne, et jamais en ma présence, elle ne paraît rigide envers toi.

— Oh ! non ! devant vous qui m'aimez !

— Oui, je t'aime, ma petite-fille.

— Ah ! grand-père, si vous m'aimez, croyez-moi ; Louise, sans mauvaise intention peut-être, me rend très malheureuse, tandis que si je vivais seule avec vous, je n'aurais rien à désirer. Nous ferions si bon ménage !

— Tu voudrais que je renvoie Louise !

— Grand-père !

— Tu sais qu'elle est pauvre.

— Grand-père, assurez son sort... mais ne me refusez pas, je vous en supplie. Que nous soyons à nous deux, seuls ! Seule à vous aimer, à être toujours ensemble !

Elle l'embrassait, le serrait dans ses bras et le regardait avec des yeux tendres et mouillés ; il soupira :

— Ah ! chevette ! dit-il, enfant capricieuse et volontaire !

— Grand-père, je ne t'ai jamais rien demandé depuis mon enfance, accorde-moi ceci... je serai si heureuse !

— Il faut te céder, et puisque tu souffres de la présence de Louise, Louise partira. Tu as ma parole. »

Elle l'embrassa mille fois ; il se laissait faire, et il dit :

« J'ai tort peut-être, mais le moyen de résister ? »

— Oh ! grand-père, vous ne le regretterez pas ! Vous verrez ! »

Louise vint à son heure ordinaire surveiller les apprêts du déjeuner. M. de Florennes lui dit doucement :

« Ma bonne cousine, j'aurais à vous parler de quelque chose qui m'est très pénible... Vous ne vous entendez donc pas avec Régine ? »

Louise rougit et répondit très doucement aussi.

« Vous savez qu'elle n'est pas facile ! »

— Peut-être, mais je ne prévoyais pas qu'il y eût entre vous un désaccord incessant.

— En m'appelant auprès de vous, mon cousin, vous m'avez chargée de diriger votre petite-fille, de modifier, si je le pouvais, ce qu'il y avait d'incomplet, de défectueux dans son humeur et ses inclinations ; j'y ai tâché...

— Je ne doute pas de vos intentions excellentes, mais la façon de faire n'a pas été heureuse, ce me semble. »

Louise réfléchit un instant en silence, puis, elle dit avec beaucoup de douceur :

« J'avoue que je n'ai pas réussi ; est-ce de ma faute, ou celle de Régine ? peu importe ; mais je

sens que ma présence ici, mon cousin, n'a plus de raison d'être. Permettez que je me retire... »

Elle ne put pas achever, des larmes montaient de son cœur à ses yeux ; M. de Florennes était ému, troublé comme un honnête homme qui commet une injustice.

« Peut-être est-ce le mieux, en effet... vous comprenez, Louise, cette enfant est ma dernière joie... je ne puis la voir contrariée et triste, je cède... pardonnez à votre vieil ami... et permettez-lui de vous offrir... »

Elle fit un geste de refus et serra fortement la main qu'il lui tendait :

— Vous savez, dit-elle, ma reconnaissance et mon affection ; elles dureront toujours. Adieu, mon cousin.

Régine écrivit le soir même à son amie :

« Victoire sur toute la ligne ! elle part demain
» matin. Je triomphe, les domestiques sont dans
» la joie ; grand-père est un peu grave, il doit
» cela au décorum et aux sentiments qu'il a tou-
» jours professés pour la chère cousine. Elle
» m'a dit *adieu*, avec un sentiment, une onction,
» qui, je suis bien méchante ! m'ont laissée froide.
» Adieu, ma cousine, et pas au revoir. Mainte-
» nant, je gouvernerai la maison, je soignerai
» grand-père et nous pourrons nous voir, tant
» que nous voudrons. Viens demain pour com-
» mencer, et apporte-moi quelques romans.
» Du George Sand, surtout. Que je suis donc
» contente ! Tu m'as bien conseillée, et je t'em-
» brasse un million de fois. »

M. BOURDON.

CHEZ LES AUTRES

I

« Grand'mère, voyagerons-nous donc tout l'été ? Et où irons-nous ? »

— Mais je ne sais... Que diriez-vous d'une saison de lait en Suisse ?

— La Suisse !... Oh ! grand'mère, j'en suis lasse !... »

La scène se passe dans un wagon de première classe, et ces paroles, accompagnées d'un profond soupir, attirent l'attention de deux voyageurs, un mari et une femme, qui échangent un sourire et regardent d'un commun accord la jeune blâsée.

« Oui, j'en suis lasse, reprend-elle sans s'apercevoir qu'on l'écoute, et aussi de l'Allemagne et de l'Italie... Grand'mère, je voudrais une maison à nous, ajoute-t-elle plus bas. Ne pourrions-nous jamais demeurer une année entière dans un endroit quelconque ? »

Sa compagne hausse les épaules.

« A votre place, Audry, toutes les jeunes filles aimeraient le genre d'existence que vous menez. »

Audry ne répond rien, et comme sa grand'mère reporte les yeux sur son livre, elle se tourne vers la portière, et regarde distraitemment le paysage qui s'enfuit.

Elle est très jeune : dix-neuf ou vingt ans. Elle est mince sans maigreur. Ses traits sont gracieux et distingués, bien que pas très réguliers, et ses cheveux cendrés s'harmonisent à merveille avec

son teint plein de fraîcheur. Mais le grand charme de sa physionomie, c'est son regard : un regard intelligent, clair et profond, où éclatent à la fois la jeunesse, la gaieté et la bonté. Si les paroles qu'elle vient de prononcer peuvent la faire taxer d'indifférence aux beautés et à la poésie des sites, ce regard proteste contre tout jugement défavorable, car on y devine un esprit naïf et fin, une vive sensibilité et une simplicité attrayante.

La dame qu'elle a appelée sa grand'mère a conservé des restes de beauté, presque de jeunesse. On lit sur ses traits agréables, sur son front à peine ridé, dans ses manières et jusque dans sa toilette, un peu trop recherchée pour son âge, l'insouciance qui a dû la préserver de la trop profonde atteinte des peines, ou en effacer promptement les traces. Elle possède évidemment une de ces natures qui, bonnes et affectueuses, ne sont susceptibles que d'impressions passagères, et répugnent surtout au chagrin. La souffrance, sous quelque forme qu'elle se présente, est leur ennemie mortelle ; elles la fuient, la combattent, la dominent par tous les moyens qui sont en leur pouvoir, fût-ce l'oubli volontaire et cherché.

... Les riantes campagnes parées de leur verdure d'avril s'enfuient rapidement, des plaines arides leur succèdent, puis la fertilité reparait. Peu de filles de vingt ans resteraient indifférentes à cette brillante fantasmagorie, et contemperaient d'un œil tranquille les montagnes

lointaines aux sommets neigeux, le fleuve aux contours bizarres, les forêts sombres ondulant en larges masses sur les collines...

Audry, cependant, reste calme et un peu froide. Toutes ces choses lui sont familières depuis longtemps, bien longtemps. Dès ses jeunes années elle a mené une vie errante, et, à l'âge où les autres considèrent les voyages comme une suprême félicité, elle rêve de repos, et entrevoit comme dans un mirage le charme discret des habitudes, la stabilité des relations, la douce monotonie d'une vie sans secousses et sans imprévu...

L'aïeule, elle, se trouve dans son élément.

Restée veuve encore jeune, et n'ayant gardé d'une famille nombreuse qu'une frêle enfant, elle a cherché l'apaisement et l'oubli dans une vie nomade qui convient à sa nature frivole, et dont le goût est d'ailleurs dans l'instinct de sa race, car elle est Anglaise, et voyageuse par tempérament.

Elle n'a plus de proches parents, sauf une sœur de son mari avec laquelle elle a eu des dissentiments; mais sa petite-fille suffit à son cœur comme son genre de vie satisfait ses aspirations.

Elle et Audry sont tout l'une pour l'autre, et on l'étonnerait bien, cette tendre grand-mère, si jeune et si folle sous ses cheveux gris, en lui rappelant qu'elle n'est point éternelle, et en lui demandant si elle a jamais pensé sérieusement à l'avenir de sa petite-fille...

La journée s'écoule... le train s'arrête dans la gare tumultueuse d'une ville d'eaux. Les voyageurs se disséminent, et madame de Brélyon et sa petite-fille choisissent tranquillement leur hôtel.

Audry connaît d'avance l'itinéraire de leur séjour... On retrouvera peut-être, parmi les touristes ou les malades, des gens entrevus çà et là, dans les hasards des voyages; on se reprendra avec enthousiasme à ces amitiés de passage, et l'on fréquentera ensemble tous les lieux de plaisir... A peine réservera-t-on la matinée pour les études décousues que madame de Brélyon préside avec son originalité ordinaire. Puis, la grand-mère trouvera le séjour à l'hôtel coûteux, écrira des lettres mystérieuses pour se procurer de l'argent, et se décidera brusquement à partir pour aller, dira-t-elle, faire des économies en un lieu plus retiré.

Cette fois encore, tout se passa comme à l'ordinaire.

Madame de Brélyon et Audry descendirent dans un hôtel où elles étaient connues.

C'était une ville paisible de la frontière italienne, où de nombreux malades venaient chercher un climat égal et doux.

Elles reprirent le train de vie qu'elles y avaient mené lors de leur dernier voyage : des lectures à

bâtons rompus, le matin; des excursions à pied ou en voiture, dans la journée, et, le soir, des concerts dans les salons du Casino.

Mais un événement qui impressionna vivement Audry signala la semaine qui suivit leur arrivée.

Un jour qu'assises sur la promenade qui dominait les flots bleus de la Méditerranée, elles regardaient passer les promeneurs, madame de Brélyon poussa un cri de surprise, porta rapidement son lorgnon à ses yeux, puis se leva et s'avança vivement au-devant d'un homme d'aspect distingué qui flânait dans l'allée en fumant un cigare.

Il pouvait avoir soixante ans, sa taille était droite et haute, encore élégante, et sa chevelure blanche et épaisse donnait une sorte d'originalité à un visage presque jeune, éclairé par des yeux noirs très-beaux.

Son costume était celui d'un touriste; il portait un veston gris fort simple et un chapeau de feutre. Mais il avait grand air sous ce vêtement négligé, et attirait visiblement l'attention des passants.

Audry resta tranquillement à sa place. Elle était accoutumée à ces rencontres; sa grand-mère retrouvait fréquemment, dans ses pérégrinations, des amis de jeunesse qu'elle revoyait avec joie et qu'elle quittait d'ailleurs sans peine.

Mais au bout d'un instant, madame de Brélyon revint vers elle, accompagnée de l'étranger.

« Audry, ma chère, voici, je pense, la première fois que vous rencontrez un membre de notre famille... Vous m'avez entendue parler de M. de Sachan, mon cousin et le meilleur ami de mon pauvre frère... »

— Et je regrette doublement aujourd'hui que les hasards de votre vie errante m'aient privé de faire plus tôt la connaissance d'une si charmante cousine, dit M. de Sachan, s'inclinant avec un sourire.

Il faudrait avoir senti, comme Audry, le besoin ardent et sans cesse déçu d'une existence normale et de relations de famille, pour pouvoir comprendre le plaisir soudain qu'elle éprouva en mettant sa petite main dans la main gantée qui lui était cordialement tendue.

« Etes-vous seul ici? demanda madame de Brélyon, s'asseyant et indiquant à son cousin une place près d'elle.

— Mais non, ma famille y est au grand complet, c'est-à-dire ma femme, ma fille et mon fils. Nous ne projetons pas un bien long séjour; mais nous serons heureux de profiter de votre présence, et ma petite Berthe va se prendre d'amitié pour cette jolie parente, retrouvée d'une manière si inattendue. »

Madame de Brélyon commença alors une série de questions, évoquant mille souvenirs de jeunesse, alors que, nouvelle mariée, elle avait passé

quelques années dans l'intimité de ses parents français.

Audry écoutait avec un intérêt profond. Tous ces récits lui étaient familiers ; mais combien ils lui semblaient plus vivants en présence de ce cousin vers lequel sa sympathie la portait déjà !

Madame de Brélyon effleura aussi le chapitre de ses chagrins ; elle raconta avec une émotion soudaine la mort prématurée de son fils, le seul qu'elle eût élevé de plusieurs enfants, et peignit d'une manière saisissante l'arrivée près d'elle de son unique petite-fille, si touchante dans sa robe d'orpheline.

Les yeux d'Audry se remplirent de larmes tandis qu'elle entendait ainsi rappeler les deuils de son enfance, les chagrins de son aïeule, et la tendresse imprévoyante, mais vive, dont celle-ci l'avait entourée.

Déjà, cependant, l'esprit mobile de madame de Brélyon se détournait de ces tristes souvenirs ; un sourire revint à ses lèvres, et quelques instants après, elle faisait de joyeux projets d'excursions auxquelles devaient prendre part ses cousins retrouvés.

Le jour même, Audry fut présentée à la famille de Sachan, et son enthousiasme ne connut plus de bornes.

Madame de Sachan était encore jeune et jolie, avec des manières vives et caressantes, et tout l'entrain d'une Parisienne. Berthe, qui était à peu près de l'âge d'Audry, s'empara d'elle et l'accabla de témoignages d'affection ; enfin, Ludovic, un beau garçon de vingt-cinq ans, se posa en chevalier servant, et ne cacha pas le moins du monde l'admiration que lui inspiraient les beaux yeux d'azur de sa cousine.

Les jours qui suivirent furent délicieux. Audry était enchantée de l'esprit, de la distinction de ses parents, et leur rendait avec usure et du fond de son cœur les marques d'amitié qu'elle recevait d'eux.

Elle et Berthe se promirent de nouer une correspondance suivie, aux douceurs de laquelle elles préludèrent par mille confidences qui avaient pour Audry tout le charme de la nouveauté, car elle n'avait jamais eu d'amie de son âge.

Les excursions furent ravissantes ; Ludovic les anima de son entrain. Les soirées furent égayées par des duos d'autant plus charmants que le jeune homme avait une voix de ténor fort jolie, et Audry un remarquable soprano.

On projeta de se revoir à Paris, et quand les de Sachan quittèrent la ville, Audry versa tant de larmes que sa grand-mère lui proposa de partir à leur tour, et de se diriger vers le village suisse où elles devaient passer l'été et « faire des économies ».

II

Elles remontent encore une fois en wagon... Elles sont seules, et déjà le crépuscule adoucit les contours du paysage.

« Que j'aime nos parents ! répète Audry pour la centième fois. Grand-mère, ne passeriez-vous pas volontiers au moins un hiver près d'eux ? Et même, puisqu'ils vous ont revue avec tant de joie et qu'ils nous ont montré tant d'affection, ne voudriez-vous pas planter notre tente là où ils vivent ? C'est si bon de se sentir dans un milieu sympathique ! »

Madame de Brélyon ne répondit pas immédiatement. Mais elle se pencha vers Audry, prit sa main, et dit enfin, d'une voix un peu tremblante :

« Je ne vous suffis donc plus ? »

La jeune fille porta vivement à ses lèvres la main qui serrait la sienne.

« Ne plus me suffire !... N'êtes-vous pas ma tendre affection, mon seul appui ? N'avons-nous pas toujours vécu l'une pour l'autre ?... C'est surtout à vous que je pense, chère grand-mère, quand je rêve de nous établir enfin quelque part, et de former des habitudes, ce qui doit être si doux, quand on est deux et qu'on s'aime... »

— Je ne puis mener la vie des autres femmes, dit madame de Brélyon secouant la tête avec mélancolie. La nostalgie du mouvement, de l'espace me reprendrait vite... Et pourtant, je me demande parfois si j'ai agi sagement en ce qui vous concerne. Oui, dans l'intérêt de votre avenir, il eût peut-être fallu vous entourer d'amis, former des relations et même des habitudes... Les habitudes ! je les ai considérées comme des chaînes insupportables... Mais je me résignerai pour vous, Audry. Vous êtes bien jeune pour vous marier, et nous pouvons encore voyager quelque temps. Quand vous aurez vingt-deux ans, nous nous établirons à Paris et nous songerons à vous. Vous ne serez pas très riche ; mais avec votre jolie figure, votre éducation et les débris d'aisance qui me restent, vous trouverez facilement un mari... »

Ce petit discours, commencé d'un ton triste, finit gaîment, et la grand-mère appuya tendrement ses lèvres sur le front de sa petite-fille.

« Bonsoir, Audry ; nous avons contracté l'une et l'autre l'heureuse habitude de dormir en wagon, et voici la nuit qui tombe... »

— A demain, chère mère, dit la jeune fille, lui rendant son baiser. Je crois que nous allons faire le trajet toutes seules, ce qui est bien agréable... »

Elle étendit une ample couverture de voyage sur les genoux de madame de Brélyon, l'aïda à s'arranger dans son coin, et s'installa en face d'elle.

Le sommeil ne vint pas tout de suite. Ses yeux

errèrent pendant quelque temps sur le paysage, qui devenait de plus en plus indistinct. Peu à peu, les montagnes lointaines se confondirent avec les nuages lourds et bas ; les masses des bois formèrent à peine des taches plus sombres dans les ténèbres, et le seul signe de vie qui parut dans la campagne endormie fut la lumière brillante çà et là aux fenêtres de quelque maison isolée...

Les paupières d'Audry s'alourdirent... La respiration un peu forte de sa grand'mère frappait encore son oreille... Puis, elle n'entendit plus rien et tomba elle-même dans un tranquille sommeil, que les arrêts du train ne parvinrent pas à troubler...

... La locomotive s'avance, bruyante et rapide, dans la nuit profonde... Elle entraîne à travers la campagne déserte mille intérêts divers... Parmi les voyageurs, quelques-uns reposent, d'autres songent sans relâche, agités, inquiets, joyeux ou souffrants...

Que d'activité dans ce silence ! Que de projets, que de rêves ! que de drames, peut-être ! Car enfin, combien de causes et d'événements poussent ces voyageurs, étrangers les uns aux autres ! Tel va revoir ceux qu'il aime, tel vient de les quitter, tel autre va recueillir leur dernier souffle... Celui-ci court après la fortune ou cherche le plaisir, celui-là, peut-être, fuit le châtimement...

La machine insensible précipite sa course... La nuit est longue ; qui sait ce que contiennent les plis obscurs de son manteau ? Il n'importe, chaque voiture silencieuse garde son secret et glisse sur la voie de fer, ne s'arrêtant que pour fuir de nouveau...

Et le jour se lève, d'abord terne et gris ; puis, les lucurs roses de l'aurore paraissent au ciel. Une vapeur légère monte des rivières et tremble dans l'air ; l'herbe plie sous les perles étincelantes de la rosée... Enfin, des teintes dorées et radieuses illuminent le ciel, les oiseaux secouent leurs plumes sous le feuillage rafraîchi, et un rayon de soleil vient frapper les paupières d'Audry.

Elle se soulève paresseusement, ouvre à demi les yeux, les referme encore. Mais le soleil devient si brillant qu'il l'éveille tout à fait, et baissant la glace sans bruit, car sa grand'mère repose toujours, la jeune fille promène son regard sur le paysage étincelant.

Là-bas, dans le lointain, sur le flanc d'une montagne, il y a un petit village avec son église... Audry commence sa prière, les yeux fixés sur le clocher d'ardoises...

Que de fois elle l'a faite ainsi, entraînée par la vapeur, en admirant les ouvrages de Dieu ! Mais son cœur soupire après la tranquille solitude de cette église de campagne : elle aime à commencer sa journée au pied d'un autel. Au milieu de ses habitudes errantes, la pauvre grand'mère au cœur léger a su lui inspirer une foi tendre

et sincère, et elle ne voit jamais, même de loin, un de ces modestes asiles où repose son Dieu, sans lui envoyer, dans un pieux élan, un salut plein d'amour...

Le soleil est haut sur l'horizon. Audry regarde sa montre, consulte l'indicateur, et se dit que le terme du voyage est proche pour ce jour-là.

Madame de Brélyon dort toujours... Quel bon repos prolongé ! Audry ne voudrait pas l'interrompre... Elle commence à rassembler sans bruit les menus objets éparpillés dans le wagon... Mais voici la dernière station... Il faut éveiller cette chère grand'mère.

Audry lève doucement le voile de gaze qui couvre les traits de la dormeuse. Comme elle est pâle ! N'aurait-elle pas eu froid ? L'air du matin est vif, et Audry se reproche d'avoir baissé la glace...

Elle pose doucement ses lèvres sur le front de sa grand'mère, et tressaille... Ce front est glacé. Ah ! quelle imprudence elle a commise en laissant cette brise perfide pénétrer jusqu'à la chère endormie !

« Grand'mère, il faut vous éveiller !... Nous arrivons !... Grand'mère, chère grand'mère !... »

Elle l'embrasse plus fort et frissonne de nouveau... Ce froid glacial est étrange, et lui cause une impression sinistre. Il faut que madame de Brélyon soit malade...

Elle l'appelle encore, saisie de frayeur, elle la prend dans ses bras. La tête retombe, inerte...

Éperdue, elle se penche sur les lèvres blanchies pour y épier un soupir... Pas un souffle ne vient frapper sa joue.

Alors, elle pousse des cris d'angoisse, et appelle du secours, tenant toujours dans ses bras ce corps alourdi...

Nul ne l'entend. La locomotive poursuit sa route, bruyante, monotone, insensible, entraînant après elle des flots de vie, et parmi tant d'êtres agités et affairés... un cadavre.

III

Audry conserva de ce qui suivit un souvenir terrible, mais confus.

Lorsque le train s'arrêta enfin, et qu'un employé vint ouvrir les portières, la foule se rassembla en une minute devant cette voiture d'où s'échappaient des cris de détresse, et où, plus pâle que la morte qu'elle tenait toujours contre sa poitrine, une jeune fille demandait de rendre à la vie sa grand'mère malade.

De nombreuses questions se croisèrent, questions qu'Audry entendit à peine et auxquelles elle put à peine répondre ; puis deux hommes emportèrent le corps de madame de Brélyon.

La jeune fille suivait, folle de douleur. Plus tard, elle se souvint que la main dégantée de la

morte pendait, et qu'elle l'avait tenue dans la sienne pendant ce lugubre trajet.

Le corps fut porté dans une salle d'attente et déposé sur un canapé. Audry s'agenouilla, et, conservant un reste d'espoir, essaya de réchauffer ces mains glacées.

Puis, une voix dit près d'elle :

« Voici le médecin. »

Elle se releva, s'élança vers lui, et le conjura de sauver sa grand-mère.

Hélas ! ceci était au-dessus de toute science humaine. Le médecin, après un examen qu'il n'était guère besoin de prolonger, se tourna vers elle d'un air de compassion, et murmura qu'elle devait avoir du courage.

Quelques minutes après, on vint arracher la jeune fille à la première stupeur de son chagrin. Une civière était là, avec une couverture, et un commissaire de police, accompagné du chef de gare, essaya de faire comprendre à Audry qu'elle ne pouvait pas rester en ce lieu.

« Je ne la quitterai pas, » dit-elle, sans détacher son regard de ce visage doux et fin, encadré de légères boucles grises, qui semblait si tranquillement endormi.

Un peu auparavant, elle avait déclaré ne connaître personne dans la ville.

On plaça le corps sur la civière, qu'elle recouvrit elle-même de la couverture, et, se raidissant contre sa faiblesse, elle suivit les porteurs, sans savoir où on la menait.

A l'entrée de la gare, il y avait des voitures. Le commissaire de police en fit avancer une, et lui offrit d'y monter ; mais elle refusa : elle ne voulait pas quitter du regard les restes chéris qu'emportaient des mains indifférentes.

Le bruit de l'événement s'était répandu aux alentours de la gare, et l'on se pressait sur le passage du lugubre convoi.

Audry ne voyait rien que la forme indistincte que dessinaient les plis de la couverture, et elle ne demanda pas même où elle se trouvait quand elle passa le seuil d'un vieil édifice entouré de murailles grises.

Mais une religieuse parut, et ayant échangé quelques paroles rapides avec le commissaire de police, elle s'avança vers la jeune fille et lui prit les deux mains...

Audry comprit tout-à-coup qu'elle était dans un hôpital...

.....

A vingt ans la douleur est véhémente et exclusive ; elle ne permet ni de songer, ni de prévoir.

Audry put seulement donner les renseignements indispensables pour dresser l'acte mortuaire de son aïeule, et elle nomma la famille de Sachan quand on lui demanda si elle n'avait pas de parents qui pussent venir à son aide. Mais ces parents mêmes n'étaient peut-être pas de retour à Paris, et une lettre envoyée à leur

adresse pouvait ne recevoir qu'une réponse relativement tardive.

Les magistrats examinèrent les papiers de madame de Brélyon. C'étaient en partie des lettres d'affaires trahissant un état de fortune embarrassé, et la perte récente d'un procès. Dans un portefeuille, il y avait mille francs en billets de banque, et un petit porte-monnaie contenait quelques pièces d'or.

Le maire de la ville se chargea d'avertir M. de Sachan du triste événement qui venait d'avoir lieu. Il régla également la question des funérailles, et Audry fut laissée à la triste douceur de sa veille funèbre.

Quels moments inoubliables ! Quel coup de foudre dans cette paisible et insouciant vie de jeune fille ! N'était-ce point un cauchemar ?... Le docteur avait parlé d'un anévrisme ; jamais madame de Brélyon ne s'était plainte d'aucun mal, et sa santé semblait défier les années. Hier, elle était encore si belle, si gaie, si tendre ! Sa vie se trouvait si doucement mêlée à celle de sa petite fille !... Et maintenant, c'était fini ; sa course en ce monde s'était brusquement terminée et sa dépouille mortelle, à elle, la femme élégante, jadis entourée et courtisée, jadis riche, jadis heureuse, reposait sur le lit banal d'un hospice, avant d'être enfermée dans une terre étrangère, loin des tombes de ceux qu'elle avait aimés !

Audry trouva du moins, en ces heures cruelles, une sympathie tendre autant que judicieuse. Les sœurs, prises de pitié pour cette jeune âme si terriblement éprouvée, prièrent avec elle et murmurèrent à son oreille des paroles de consolation et d'espoir.

Elle fut courageuse et accompagna les restes chéris de son aïeule jusqu'au cimetière où sa tombe, hélas ! devait demeurer abandonnée, veuve de fleurs et de couronnes.

Puis, ses forces l'abandonnèrent. Elle tomba dans un état d'insensibilité absolue, accompagné d'une fièvre ardente, et les religieuses de l'hospice veillèrent à son chevet dans l'étroite chambre aux murs blanchis où on la transporta à son retour du service funèbre.

Ce n'était, toutefois, qu'un mal passager. Au bout de peu de jours, la jeunesse reprenant le dessus, Audry put se lever et aller respirer, dans le petit parterre réservé aux religieuses, l'air printanier qui se parfumait de suaves odeurs en passant sur les lilas.

Avec la force physique revinrent les soucis, un instant endormis. Qu'allait-elle devenir ?

L'incertitude lui sembla cruelle et pleine d'angoisses. Plus d'une religieuse la plaignit, cette jeune fille, presque enfant par l'âge, femme par la douleur, qui n'avait ici-bas aucune affection à laquelle se confier, et qui ne savait pas même dans quelle situation la laissait la mort de sa seule proche parente.

Il semblait impossible de ne pas accuser la

morte d'une coupable imprévoyance : elle avait isolé sa petite-fille de toutes les relations de famille, elle avait mené avec elle une existence nomade, anormale, et elle n'avait pas même songé à assurer après elle un appui à cette jeune vie, à laquelle elle n'avait laissé prendre racine en aucun lieu ni en aucun cœur.

Accuser sa grand'mère!... Si cette pensée devait venir naturellement aux étrangers, elle ne pouvait même effleurer l'esprit de la jeune fille. Elle savait, elle, combien ce cœur aujourd'hui glacé par la mort avait battu tendrement pour elle, elle savait qu'elle avait reçu tout ce qu'il pouvait donner, et elle ne songeait pas que madame de Brélyon eût eu à acquitter envers elle une autre dette que cet amour même, si imprévoyant qu'il eût été.

Toutefois, l'anxiété qui s'emparait d'elle à l'idée de ce qu'elle allait devenir ne se prolongea pas longtemps.

Comme, enveloppée dans un châle épais et assise dans le petit jardin, elle se plongeait dans les souvenirs de ce passé si proche, qui ne devait pourtant jamais revenir, et évoquait devant ses yeux pleins de larmes l'image souriante de madame de Brélyon, la sœur qui s'occupait d'elle plus spécialement s'approcha et lui prit la main.

« Êtes-vous assez forte pour recevoir une visite? »

Il y avait une expression encourageante sur le doux visage de la religieuse, et les joues d'Audry se colorèrent.

« Une visite! Pour moi! Qui peut me demander? »

— Mon enfant, c'est un de vos parents, celui auquel on a écrit lors de votre arrivée. »

Un parent! Comme ce mot résonna doucement, plein de promesses, aux oreilles de la pauvre Audry! S'il lui avait déjà semblé si agréable, alors qu'elle était encore heureuse et insouciance,

quel sens délicieux il avait pour son cœur en son terrible isolement!

Des pleurs couvraient ses joues quand, toute tremblante d'émotion, elle franchit le seuil du parloir où l'attendait M. de Sachan.

Combien il lui parut sympathique et bon lorsqu'il lui ouvrit les bras comme un père, et que, sanglotant sur sa poitrine, elle se répéta intérieurement : Il est mon parent... Quelques gouttes du même sang coulent dans nos veines... Il me conseillera, me dirigera, et... m'aimera, peut-être...

Puis, il avait connu sa grand'mère...

Elle lui raconta d'une voix entrecoupée sa fin si prompte, si inattendue; à son tour, il parla avec émotion de cette belle Anglaise qu'il avait vue rayonnante, dans tout l'éclat de ses vingt ans. Il était doux à la jeune fille d'entendre appeler sa grand'mère par son petit nom, ce nom doux et familier d'Audry (1), qu'elle portait elle-même. Quand M. de Sachan lui demanda si elle voulait partir avec lui, il lui sembla, au milieu de sa douleur, qu'un paradis s'ouvrait pour elle, et que ses forces revenaient assez complètes pour entreprendre tout de suite un long voyage.

Le lendemain elle alla avec lui, prier une dernière fois sur la tombe de madame de Brélyon.

Une fraîche verdure paraît le cimetière; dans le coin où reposait la pauvre étrangère, un saule agitait sa longue chevelure.

Audry pria et pleura longtemps. Quand elle se releva, toute défaillante, elle crut voir une lueur humide dans les yeux de M. Sachan, et ce qu'elle prit pour une larme acheva de conquérir son cœur.

MARYAN.

(La suite au prochain Numéro).

(1) Audry est le diminutif familier d'Etheldrède.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

ÉMINCÉ DE BOEUF AUX LÉGUMES.

Faire blanchir, et après, cuire dans du bon bouillon, du céleri, des cardons, des chicorées; quand ces légumes sont cuits, faire un roux, le mouiller avec ce même bouillon; ajouter un soupçon d'échalote hachée menu; remettre les légumes dans cette sauce et les laisser mijoter. Au moment de servir, ajouter des tranches de

boeuf rôti froid, le laisser réchauffer sans bouillir et servir, entouré des légumes.

..

SALADE NANTAISE

Faites cuire sous la cendre six oignons blancs, hachez toute sorte de fines herbes, ajoutez six sardines dépouillées de leurs arêtes et six œufs durs, assaisonnez comme une salade ordinaire.

NOËL

Il neige. Le village est désert. Il fait nuit,
Nuit noire, sans lueurs d'étoiles. Pour tout bruit,
On n'entend que le vent, dont l'âpre violence
Est déchainée, et rend farouche le silence
Qu'interrompt seul, de temps en temps, le grognement
D'un chien qui fait au loin sa ronde tristement.
La rivière qui passe au creux de la vallée
N'a plus son clair et gai murmure : elle est gelée.
Sur le pays normand, si beau quand il est vert,
Aujourd'hui si morose et triste sous l'hiver,
Le brouillard épaissit son humidité sombre.
Bref, décembre avec tout son froid, toute son ombre.

Partout la solitude est telle que d'abord
On croirait, à la voir, que le village est mort
Depuis plus de cent ans, n'étaient les cheminées
Des maisons qui, lançant de bleuâtres trainées
De fumée ondoyante au caprice des vents,
Prouvent que sous ces toits habitent des vivants.
Mais voici qu'au sommet d'un coteau qui domine
Le hameau, tout à coup l'église s'illumine.
A travers les vitraux gothiques (où sont peints
Barbus, avec de grands manteaux rouges, des saints,
Et des démons tout noirs et cornus, et des vierges
En robe blanche, un lis en main), brillent les cierges
Et dans l'obscurité complète d'alentour,
Leurs rayons tremblotants font des taches de jour.

Les logis restent clos, pourtant.

— Minuit approche,

Écoutez ! du clocher soudain la grosse cloche
S'ébranle et retentit joyeuse, à pleine voix !
A ce même signal, chaque porte à la fois
S'ouvre, et l'on voit sortir de toutes les chaumières,
Bras dessus, bras dessous, les fermiers, les fermières,
Qui, bien capuchonnés, la lanterne à la main,
Graves et recueillis, se mettent en chemin
Et suivent le sentier qui mène à la chapelle
Où le doux carillon de Noël les appelle.

Ils veulent adorer d'un cœur reconnaissant
L'enfant Jésus, le Dieu d'humilité, naissant
Pauvre, dans une étable, à pareil jour.

Le prêtre
Entonne les versets d'un cantique champêtre,
Chant naïf, plein de foi, d'amour, où le vieillard
Met toute sa ferveur, au moins, à défaut d'art.
Puis bientôt à sa voix toutes les voix unies
Répondent. Le vallon se remplit d'harmonies
Que le fidèle écho va bien loin prolonger...

Et les petits oiseaux s'en viennent voltiger,
Réveillés et contents, au-dessus de l'église.
En ce moment la lune apparaît, calme et grise,
Triomphant à la fin des nuages épais.

Gloire à Dieu dans le ciel, et sur la terre, paix !

PAUL COLLIN.

(Tiré de *Glas et Carillons*)

REVUE MUSICALE

Un souhait voté à l'unanimité! — *La Gioventù di Enrico quinto*, opéra d'Hérold (inédit en France). — Nouveautés musicales. — Productions lyriques de l'année 1881 sur nos premières scènes.

Voici la question que nous posions hier à un groupe d'amies intelligentes, au moment de prendre la plume pour nous présenter devant nos lectrices, en compagnie de madame l'année 1882 :

« Est-il absolument nécessaire de commencer ces lignes par un souhait ? »

— Certes, répondit une élégante mondaine aux cheveux d'or; quand on a le bonheur d'écrire pour le plus joli, le plus jeune, le plus charmant et le plus sage public de France, quand on sait que l'on sera lu par les plus beaux yeux du monde, que les plus candides fronts se pencheront pour recueillir votre pensée, on n'a vraiment qu'un souhait à offrir.

— Et lequel! lequel? modulèrent en chœur plusieurs voix argentines de curieuses fillettes.

— Oh! c'est bien simple, reprit la mondaine aux cheveux d'or: que souhaiteriez-vous à un millionnaire heureux et bien portant?

— De conserver ce qu'il possède, répondit un septuagénaire, dont le beau crâne d'ivoire se détacha lentement de l'ombre projetée par les lourdes tentures.

— Eh bien! s'écria la spirituelle mondaine, vous ne pouvez exprimer à vos lectrices d'autre vœu que celui de rester toujours en possession de tous les trésors dont Dieu les a comblées, et qui se résumant en deux mots: la grâce et la sagesse; c'est la clef du bonheur. »

..

Cette gracieuse pensée ayant eu un succès général, nous la déposons religieusement sur cette feuille, en regrettant cependant quelque chose: c'est qu'au lieu du souhait, ce ne soit pas la clef, elle-même, que nous puissions offrir à toutes nos abonnées.

Nous avons dit, le mois dernier, dans un court abrégé de la vie artistique d'Hérold, à quelle époque et dans quelles conditions il avait composé son opéra: *la Gioventù di Enrico quinto*.

Nous donnerons en Février les deux premiers morceaux de l'œuvre d'Hérold, dont nous continuerons la publication pendant le cours de l'année 1882.

Avant d'indiquer le caractère et la valeur de ces deux fragments, il n'est pas inutile, peut-être,

de rappeler succinctement ce que fut le personnage, Henri V d'Angleterre, choisi par le librettiste, pour remplir le premier rôle de la pièce. On sait que devenu roi, il fut aussi, en réalité, un premier rôle en France, sous le règne de Charles VI, alors que notre pays écrasé par la domination anglaise, devait bientôt être sauvé par la miraculeuse intervention de Jeanne d'Arc.

Tous les historiens s'accordent à dire que la jeunesse de Henri V fut remplie d'actes blâmables, d'excentricités inouïes, de folies indignes d'un tel prince, et qui finirent par lui attirer la haine publique. Il n'était entouré que de gens perdus qui paraissaient prendre plaisir à compromettre son nom dans toutes leurs extravagances.

De son côté, il avait l'air d'oublier à la fois ce qu'il devait à lui-même et au rang qu'il occupait. Dans les emportements d'une impardonnable licence, il attaquait, au milieu des rues et sur les routes, les habitants et les voyageurs, les frappait, dérobait leur argent et se livrait aux plus funestes excès.

Un de ses compagnons de plaisirs ayant été traduit, pour une faute grave, devant le banc du roi, le jeune prince eut l'imprudence de frapper en pleine audience le juge, sir Guillaume Gascoigne, qui venait de prononcer l'arrêt du coupable. Le magistrat, plein de calme et de dignité, ordonna au prince de se rendre en prison sur-le-champ, ce que fit l'héritier du trône. Le roi, en apprenant la noble conduite de Guillaume Gascoigne, s'écria: « Heureux le roi qui a des magistrats assez courageux pour faire exécuter les lois sur un tel coupable; mais plus heureux encore le monarque dont le fils se soumet à un tel châtiment. »

En montant sur le trône, Henri devint un autre homme. Il congédia ses compagnons de plaisirs, et combla d'honneurs sir Guillaume Gascoigne, qu'il exhorta à rendre toujours la justice avec la même impartialité.

Son règne, qui dura de 1413 à 1422, fut illustré par les victoires qu'il remporta sur la France, déjà divisée par les factions d'Armagnac et de Bourgogne. En 1415, il lui déclara la guerre, et fut vainqueur à Azincourt. Après une trêve de deux années, il s'allia au duc de Bourgogne, Jean sans Peur, et à Isabelle de Bavière. Il fit conclure le traité de Troyes qui le nommait régent et héritier de la couronne de France; épousa Catherine, fille de Charles VI, vint habiter au Louvre,

repoussa le Dauphin derrière la Loire et mourut à Vincennes, laissant la régence de France à son frère Bedford, et celle d'Angleterre à son autre frère Gloucester.

On comprend que les auteurs dramatiques aient été séduits par ce rôle d'un personnage qui offrait tant de variété épisodique, tant de situations mouvementées et souvent comiques.

Un de nos académiciens, M. Alexandre Duval, écrivit et fit représenter en 1806, au Théâtre Français de Paris, la *Jeunesse de Henri V*, comédie en trois actes, et en prose.

De nos jours, où le théâtre, au lieu d'avoir pour devise : *Moraliser, instruire en amusant*, semble s'être imposé la tâche contraire, la donnée de cette pièce paraîtrait pâle.

Il est probable que le librettiste italien, qui a versifié le poème d'Hérolde, se sera inspiré de cette comédie. Elle roule tout entière sur une des mille aventures de jeunesse de Henri V, et, qui, grâce à une honnête conspiration d'amis et de sujets dévoués au jeune roi, tourne à son avantage, en le faisant renoncer pour toujours à sa vie de désordres, après lui avoir fait courir les plus grands dangers.

Malgré le parfum de jeunesse que recèle la partie musicale de cette *découverte artistique*, il est impossible à celui qui sait ses auteurs, de ne pas y reconnaître la plume qui a écrit *Zampa*, mais surtout *Marie*. On n'y trouvera pas, peut-être, la même maturité d'expérience dans les parties orchestrales; on y sent une sorte de timidité, toujours unie pourtant à une grande correction de principes. Hâtons-nous d'ajouter que depuis cette époque la science de l'instrumentation s'est enrichie d'une multitude de moyens, dont les compositeurs d'alors ne disposaient pas. L'invention d'instruments nouveaux, le perfectionnement de ceux déjà en usage, en permettant de doubler, de tripler le nombre des musiciens de l'orchestre, créèrent aux maîtres modernes des ressources toujours croissantes, pour augmenter les effets de leur instrumentation.

Mais quel charme naïf, quelle sincérité et quelle simple élégance dans ces mélodies qui semblent toutes écloses au souffle du printemps! Aucune musique ne saurait mieux convenir aux fraîches et pures voix de nos aspirantes prime-donne. Elles pourront bientôt vérifier la justesse de mes observations.

Dans le fragment d'ouverture, dont un *adagio* remarquable par sa facture ample et expressive, se trouvent plusieurs motifs des airs de l'opéra : ceux de la cavatine d'*Enrico*, de l'air de *Copp* et du *Chant des marins*. Ce morceau, pour piano seul, est assez facile.

Quant au *duetto*, il est simplement ravissant.

Dans le joli ton de la *bémol*, le style en est irrécusable. L'accompagnement, très discret et facile, est néanmoins écrit avec une science qu'on ne saurait nier; cette harmonie dont il faut admirer la clarté, est d'une distinction rare et ses effets charment sans effort.

Ce petit duo sera vite appris; la lecture en est aisée. Voilà une bonne occasion pour celles de nos lectrices qui ne l'auraient pas encore tenté, de s'essayer dans le chant à deux voix. Pour habituer l'oreille à la justesse des intonations, à la mesure rigoureuse, c'est un travail des meilleurs.

Il nous reste peu d'espace à consacrer aux théâtres. Mais l'Opéra, absorbé ces derniers temps par les merveilles de l'électricité, n'a eu à enregistrer que des reprises. Rien à dire de certain sur la première de *Françoise de Rimini*. A Favart, la *Taverne des Trabans* est prête à voir le jour... de la rampe. D'autres petits actes sont en préparation; n'avancons rien, cependant, sans plus ample information. Beaucoup d'excellente musique à entendre dans les grands et nombreux concerts qui se partagent le dilettantisme parisien.

Avec la musique d'Hérolde, cette *Gioventù* de Henri V, et le bel Album de *Piano-Revue*, qui marquent notre entrée en 1882, nos abonnées auront, certes, de quoi défrayer leurs heures de loisir, sans recourir à d'autres publications. Cependant, nous ne terminerons pas ce court entretien, sans leur signaler deux charmantes nouveautés, éditées au *Ménestrel*. L'une, composée par le célèbre chanteur Faure, a pour titre : *Mirage*, poésie d'Armand Sylvestre. La seconde, sous presse, est un sonnet de Duprato, la *Neige*, poésie de J. Chantepie.

Ajoutons enfin que la *Gavotte de Vestris*, morceau original pour piano, par Georges Lamothe, est très demandée aussi au *Ménestrel*.

Voici, par ordre de production, la liste des ouvrages représentés sur nos principales scènes lyriques, pendant 1881, dont nous avons rendu compte :

Le Bois. — *Monsieur de Floridor*. — *La Tempête*. — *La Korrigane*. — *La Mascotte*. — *Les Contes d'Hoffmann*. — *Le Tribut de Zamora*.

Complétons cette nomenclature par les titres des compositions lyriques importantes qui se sont publiées, ou qui ont été exécutées sur des scènes de concerts, et dont nous avons aussi parlé :

Moïse sauvé des eaux. — *La Fille de Zaïre*. — *Toggenbourg*. — *Melka*. — *Rebecca*, et enfin paraissant cette année, *Piano-Revue* et la *Jeunesse de Henri V*, d'Angleterre.

MARIE LASSAYEUR.

CORRESPONDANCE

FLORENCE A JEANNE

Madame R..., qui revient de Paris, où elle a dû passer quelques semaines, nous arrive attristée par la soif de plaisir qu'elle y a remarquée, ma chérie. Cette *maladie* qui fut, à des degrés différents, celle de plus d'une époque, revêt à la nôtre un nouveau caractère :

Jadis on achetait le plaisir par un effort, par quelque attente, au moins ; et le prix qu'on y mettait en doublait la valeur.

Aujourd'hui, on exige le plaisir *tout fait*.

Aussi les enfants ne s'amuse-t-ils plus : on les amuse ! et vraiment ce n'est pas le moindre vice de leur éducation.

Ils ne resteront pas à l'âge où l'on bégaie ; leurs appétits grandiront avec eux ; il leur faudra de nouveaux complaisants, de nouveaux « amuseurs » ; où les prendront-ils?...

Ah ! chérie, de quelles angoisses mon cœur serait oppressé si quelque jour mes enfants devaient en arriver là !

Heureusement, ils savent « s'amuser » eux-mêmes, et surtout ne « s'amuser » qu'après le travail.

Le travail ! voilà encore une sauvegarde qui tend à disparaître.

Les affamés, les cupides, les ambitieux s'y livrent avec une rage folle durant quelques années ; dans son dur engrenage ils ne s'appartiennent plus... ni dimanches, ni fêtes, ni délassements en famille, ni famille même !... S'ils ne meurent pas à la peine, ils arrivent souvent à la fortune, trop matérialisés pour en jouir avec intelligence : s'ils meurent sur la brèche, cette fortune passe la plupart du temps aux prodigues, aux paresseux, aux inutiles, aux gens de plaisir, enfin !...

Madame R... prétend que ces deux catégories qui se divisent Paris, sont moins distinctes en Province, et s'y fondent quelque peu. En général, si l'on n'est pas dévoré par une fièvre temporaire du travail, on s'y croise rarement les bras tout à fait, et l'on y conserve encore cette pudeur d'avoir du moins l'air de faire quelque chose, ne fût-ce que planter ses choux et greffer ses rosiers. Mais le mal nous viendra, c'est à prévoir, car si nous ne savons pas toujours prendre à Baylone ce qu'elle a de bon, nous sommes ingé-

nieux à copier ses défauts, à singer ses travers... Nous allons plus loin quand nous faisons d'une chose intelligente, opportune à Paris une autre chose... qui n'est rien de tout cela chez nous.

Exemple :

Les réceptions à jour fixe. Puisse le ciel nous en délivrer ! puisse le bon sens général, le simple sens commun, en faire bientôt justice !

A Paris, elles ont leur raison d'être. Pas n'est besoin de les indiquer ; tout le monde les connaît, tout le monde les comprend. En Province, ici, dans ce grand village qui se prend pour une ville, je cherche en vain cette raison d'être ?... Je n'en trouve ni dans les distances à franchir : elles n'existent pas, puisque nous demeurons tous porte à porte ou à peu près ! ni dans le défaut de temps qui ne nous permet pas un mouvement aventureux : nous en avons assez pour en perdre, hélas ! beaucoup, .. ni dans ce désir de paraître qui vous fait à vous, Parisiennes de modeste condition, louer des domestiques une fois la semaine, et dégarnir les fauteuils de leurs housses : nous n'en imposons pas si facilement : nos voisins savent aussi bien que nous le chiffre de notre fortune ; ils connaissent nos habitudes intimes comme nous connaissons les leurs, et vivent trop dans nos coulisses pour se laisser éblouir par la mise en scène.

Mais, disent quelques jeunes femmes, qui posent de bonne foi pour les intentions sérieuses, c'est afin d'appartenir exclusivement à nos enfants, à notre mari, à notre ménage durant six jours de la semaine, que nous sacrifions le septième jour au monde. Il a ses lois, ses devoirs, ses exigences ! et nul ne peut s'y soustraire impunément.

« Alors, leur répondrai-je, pendant ces six jours-là, vous fermez votre porte pour « filer la laine, garder la maison » et vous êtes sans partage mères de famille et femmes de ménage.

— Durant ces six jours-là les devoirs sont multiples, chère Florence. C'était hier notre jour, on est venu nous voir beaucoup ; notre salon était si plein qu'on pouvait à peine s'y remuer ; il y manquait même parfois de sièges pour les arrivants, et ceux qui les avaient précédés devaient leur céder la place, avant même

que nous eussions eu le temps d'échanger autre chose qu'un rapide bonjour : « Comment vont vos enfants ? Irez-vous à Paris cet hiver ? » C'est un triomphe cela, pour une maîtresse de maison ! Mais chacune y prétend ; et, si nous voulons en jouir, il faut nous prêter à notre tour au triomphe d'autrui. De là, pour nous, l'obligation de sortir à peu près tous les jours.

— Et par conséquent, celle de vous habiller tous les jours, aussi ?

— Ah ! dame, il faut être propre, n'est-ce pas ? Tu connais, Jeanne, le sens particulier du mot « propre » dans certaines bouches féminines... Ah ! cette propreté là coûte cher aux maris ! Elle coûte cher parfois aussi aux enfants...

Et puis, l'on ne peut pas être propre de la même manière six mois durant, songe donc ! On avait la semaine dernière une propreté à plumes et à fleurs, une propreté de dentelles et de satin ; cette semaine, sous peine de monotonie, la propreté sera de peluche et de velours ; la semaine prochaine elle devra se produire sous l'aspect de la moire et des fourrures, etc.

Et si le mari proteste :

« Mais, répondra madame étonnée, ce que j'en fais, c'est pour vous, mon ami : ne rougiriez-vous pas que votre femme fût la moins bien mise de toute la ville ? Voulez-vous être accusé d'avarice et de lésine ?... Ah ! si vous croyez que les conférences avec les couturières et les marchandes de modes m'amuse, vous vous trompez grandement ! »

Touchante immolation conjugale !... qu'en dis-tu, ma petite Jeanne ?

Ainsi, de votre propre aveu, mesdames, votre « jour » entraîne aussi les autres jours de la semaine, et quand le monde ne vient pas vous trouver chez vous, c'est chez lui que vous allez le chercher ?

Ainsi, de votre propre aveu, mesdames, vous êtes entraînées à des frais de toilette, à des dépenses exagérées que vous déplorez vous-mêmes avec plus ou moins de sincérité ?

Ainsi, de votre propre aveu, les mesquines rivalités de salon s'établissent entre vous, au risque de vous aigrir le caractère ? On ne cause plus chez vous : on s'y succède, on y passe ; et l'esprit, la bonne éducation qui n'ont rien à voir à cela se rouillent et s'atrophient, faute d'emploi. On ébauche à peine des relations superficielles et vaniteuses où le cœur n'est absolument pour rien... on traverse la vie sans aucune de ces intimités qui savaient y répandre tant de charme ; sans aucune de ces amitiés qui en devenaient à la longue la force et la consolation ?...

Si vous n'avez pas de meilleurs résultats de votre « jour » à me signaler, je le répète :

Puisse le ciel nous en délivrer ! Puisse le bon sens général, le simple sens commun, en faire bientôt justice !

C'était hier le jour de madame Astorguet. De-

puis longtemps je lui devais une visite, et je remarquais en elle une créancière peu accommodante, car elle ne me saluait plus qu'avec une froideur affectée et me contredisait de parti pris dans les salons où je la rencontrais. Mais le moyen de m'acquitter ? Elle reçoit le dimanche, et le dimanche je tiens à conduire mes enfants à Vêpres, à les promener moi-même quand le temps est beau et, s'il ne l'est pas, j'hésite à détériorer ma « propreté » sous les averse et dans la boue. Bref, pendant de nombreux dimanches de suite, j'avais été absolument empêchée de me rendre chez madame Astorguet. En automne, cependant, je m'y étais présentée par un radieux soleil.

« Madame ne conserve pas son jour pendant la belle saison, m'avait répondu sa femme de chambre ; elle est souvent à la campagne. »

Forte de cette déclaration, je retournai chez elle au milieu d'une semaine.

« Madame a repris son jour, me fut-il annoncé ; elle ne reçoit pas le jeudi. »

Voyons, Jeanne, est-ce ma faute, si je suis restée plusieurs mois privée du plaisir de figurer dans la lanterne magique de madame Astorguet ?

Hier, j'eus peine à me frayer un chemin jusqu'à elle, car il y avait non seulement affluence de visites, mais encombrement de cadeaux. Les étrennes avaient plu dès le matin sur la petite Berthe, et l'exposition s'en ouvrait pour tout venant ; on eût dit d'un magasin.

L'enfant elle-même en faisait les honneurs :

« Ce ménage est très joli, n'est-ce pas, madame ; c'est du Gien, savez-vous, du Gien comme le service de ma tante Laure ! mais j'aimerais encore mieux du Saxe ; Mimi Nexon a du Saxe... elle est bien heureuse ! Et cette poupée-là ? Elle coûte cent francs, c'est le marchand qui l'a dit à ma bonne. Celle que Zézette a eue de sa grand-mère est beaucoup moins bien : sa jupe de velours est tramée de coton ! Aussi Zézette va-t-elle joliment enrager, allez ! »

Je me détournai de Berthe : ce verbiage enfantin, pénétré d'un mauvais souffle adulte, me faisait mal, et quand je rentrai chez moi je fus tout heureuse en entrant, de voir ma fille, devant une petite soupière de dix sous que venait de lui offrir ma vieille nourrice.

« C'est charmant ce cadeau-là, disait-elle avec conviction ; c'est charmant, n'est-ce pas, mère ? Et peut-être Nanette s'est-elle privée de quelque chose pour me l'offrir... que pourrais-je bien lui porter, moi aussi ? »

Pendant qu'elle y songeait gravement, on annonça le dîner, et, contre leur habitude, mes enfants mangèrent vite et silencieusement comme pressés d'en finir. Ils échangeaient parfois entre eux un regard d'intelligence que je ne comprenais pas ; mais leur père semblait savoir beaucoup mieux à quoi s'en tenir.

« Et maintenant, dis-je en pliant ma serviette,

maintenant, au salon. C'est congé ce soir : ni devoirs à faire, ni leçons à étudier ! nous allons nous donner un concert à nous-mêmes. »

Pareille proposition comble toujours de joie le frère et la sœur ; cette fois, elle fut accueillie avec consternation.

« Mais je croyais, maman, que vous deviez sortir, objecta mon fils troublé visiblement.

— Oui, mère, vous l'aviez dit. C'était pour porter les étrences à la vieille Justine !

— J'ai réfléchi, Louise, je les enverrai. Il fait d'ailleurs très froid, et...

— Oh ! maman, vous ne craignez pas le froid. Et puis, de marcher cela vous réchauffera, et surtout de faire plaisir à Justine. Elle est toujours si heureuse de vous voir !

— Vraiment, Louissette, on dirait que tu tiens à me mettre à la porte.

— Mais oui, maman ! car enfin, si vous ne sortiez pas, la surprise... »

Elle s'interrompit rouge et troublée ; et, la voyant sur le point de pleurer, je sortis docilement.

Au retour, je remarquai l'illumination du couloir conduisant à ma chambre, comme si l'on eût voulu m'en indiquer le chemin avec des intentions particulières... ma chambre elle-même s'éclairait à *giorno*, et mon grand Pierre s'y tenait debout devant la cheminée entre ses deux enfants.

A mon approche, le frère et la sœur se regardèrent avec de joyeux signes de tête.

« Ah ! mon Dieu ! m'écriai-je, qu'est-ce que cela ? »

Quatre grands cadres dorés suspendus aux murailles me renvoyaient le scintillement des girandoles.

« Cela, mère, c'est notre cadeau d'étrences !... l'idée du petit... chose... comment s'appelait-il, ce garçon de Lille en Flandre ? Son idée nous a paru très bonne, et nous avons fait comme lui.

Voulez-vous bien accepter, chérie maman ?... Ce sont nos économies, mais papa nous a aidés pour les cadres !

— Venez que je vous explique, ajoutait ma fillette rayonnante : C'est mademoiselle Jeanne qui a fait la commission à M. Allongé.

Premièrement : Ça, maman, c'est une ville ; seulement, je ne peux pas vous en dire le nom, parce qu'il n'est pas écrit dessous ; mais si vous tenez à le savoir, nous le demanderons à M. Allongé. Les cheminées fument ; on dirait que le clocher carillonne, et bien sûr le batelier chante dans la barque sur cette eau si claire, qu'on en voit le fond.

» Deuxièmement : Ceci, mère, encore de l'eau ; mais cette fois-ci pas de bruit, pas de soleil. Rien que de la fraîcheur et de la verdure. Quand vous aurez trop chaud, en été, vous regarderez ce paysage : il vous rafraichira.

» Troisièmement : De beaux grands saules tout droits, comme s'ils étaient fiers d'eux-mêmes ! Et là-bas que d'arbres tout pleins d'oiseaux et d'écureuils. Ont-ils des feuilles ! ont-ils des branches !... Et pourtant on voit clair dessous, parce que le soleil n'est pas en haut du ciel. On pourrait même distinguer une libellule dans les rayons au bord de l'eau.

Quatrièmement : Voici un pont avec de l'eau dessous. N'est-ce pas, maman, qu'on dirait un vrai pont et de l'eau pour de bon ?... Comme on voit loin, loin, sur cette rivière entre les arbres ! Le monsieur et la dame qui sont sur le pont ne peuvent pas se lasser de regarder, ni moi non plus. Et vous, mère, quand vous regarderez encore dans bien longtemps, si nous sommes éloignés, vous penserez à nous... »

Je pressai les chers anges dans mes bras, et j'essuyai sur mes joues deux larmes bien douces.

Puissent toutes les mères n'en verser que de semblables. C'est la grâce que je leur souhaite !

FLORENCE.

ÉNIGME

Je ne suis rien. J'existe cependant.
Les lieux les plus cachés sont les lieux que j'habite.
Le sage me connaît et la folle m'évite.
Personne ne me voit, jamais on ne m'entend.

Du sort qui m'a fait naître
La rigoureuse loi
Veut que je cesse d'être
Dès qu'on parle de moi.

LOGOGRIPHE

Je n'ai que tête, queue et cœur,
Semblables sont mes deux extrêmes
Et queue et tête sont les mêmes.
Du monde j'ai fait le malheur ;
Mais aussi j'en fus bien punie !

Le compagnon auquel je fus unie,
Ainsi que moi, n'est jamais né ;
Nous ne connûmes point d'ainé ;
Nous n'eûmes ni père ni mère,
Non plus que de sœur ou de frère ;
Mais j'ai grande postérité,
Et même on conviendra que ma fécondité
N'a point d'égale sur la terre.

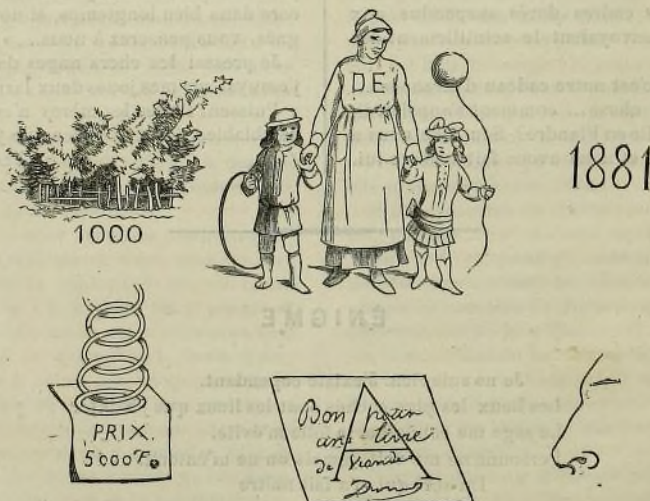
MOSAÏQUE

Pas fort en thème.

On sait que le Grand Dauphin, fils du roi
Louis XIV, n'aimait pas l'étude, quoiqu'il eût
pour maître Bossuet ; il entendait un jour une

dame de la Cour qui se plaignait d'être excessive-
ment malheureuse : — Faites-vous des thèmes ?
lui dit-il. — Non, Monseigneur. — Alors, vous ne
savez pas ce que c'est que le malheur !

RÉBUS



Le Directeur-Gérant : JULES THIÉRY